

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume 2014, n° 22
Hors-série, 15 novembre 2013
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca



STÉPHANE ROUSSEAU

»» Dossier:
Nancy Audet: être enfant
de la DPJ et s'en sortir

»» Reportage:
Dans les coulisses
d'un HLM



ZONE
CZONE
B

Laval

ZONE
A

Montréal

ZONE
BAgglomération
de LongueuilZONE
CZONE
C

À Montréal,
vous êtes
en zone **A**

Nouvelle
tarification

Avec la refonte tarifaire métropolitaine, les nouveaux titres **Tous modes** vous donnent accès au métro, aux trains, aux bus et bientôt au REM partout dans la zone **A**.

En vigueur dès le 1^{er} juillet.

ARTM

Autorité régionale
de transport métropolitain



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Manon Fortier

Camelot n° 01153 • Âge 56 ans

Point de vente PJC Sherbrooke/Lepailleur

Naturelle et authentique

Le regard brun-doux de Manon reflète à la fois l'usure d'une précarité à long terme et l'espoir de pouvoir détricoter les blocages qui freinent sa belle créativité.

Ce qui rend son sourire plus rare, c'est l'instabilité. «*Depuis 2015, j'ai besoin de me placer, d'avoir du plaisir, de m'épanouir. Sans revenus suffisants, on se débrouille toute seule, sans endroit fixe.*»

Elle rêve d'avoir un logement à elle: «*Avoir un endroit où je pourrais vivre une vie paisible. Du côté de mon installation, je n'y arrive pas. Ça nuit à ma santé, ça me sape le moral.*»

Malgré les obstacles, son côté positif et combatif l'a amené récemment à poser courageusement des jalons pour avancer.

Cette année, elle a suivi une formation au YWCA pour l'aider dans sa recherche d'emploi. Elle a appris comment améliorer son curriculum vitae et comment se présenter devant un employeur. Elle a passé des tests d'aptitude. Là-bas, elle a aussi fait de l'entraînement physique.

Actuellement, elle fait du bénévolat comme secrétaire au Centre d'éducation et d'action des femmes.

Avec Stéphane, intervenant au Centre de ressources éducatives et pédagogiques (CREP), elle explore ses capacités artistiques et sociales. Elle va chercher «*ce qui est à l'intérieur, comme bloqué*». Elle défait les nœuds, démêle les traces des traumatismes de sa vie pour laisser jaillir son imagination par l'expression artistique.

Ses talents sont multiples: elle peut changer de peau et habiter différents personnages. Dans le cadre du Festival Juste pour rire, elle a déjà joué des rôles et fait des imitations, son sens de l'humour lui a bien servi!

Quant à ses talents d'écriture, les pages de *L'itinéraire* en sont souvent témoins. Pour elle, «*c'est un peu comme un cahier de bord de ce qui peut se passer de surprenant au quotidien*». Elle observe, écoute et reste toujours à l'affût.

«*Si je me sens bien, ça vient naturellement. Faut que je prenne des notes. C'est comme prendre une photo instantanée.*»

Elle écrit aussi pour envoyer un message, «*pour que les gens aient l'heure juste à propos de moi*». Elle sait décrire ses intenses émotions, son histoire, les différents moments de son existence. Ses textes sont parfois légers, drôles, parfois émouvants et profonds.

Ce qui la porte et lui rend souvent son sourire, c'est la richesse de son imagination, comme un feu d'artifice multicolore et l'espoir «*d'être installée, d'avoir un bon entourage, un revenu pour que rien ne manque dans mes poches*».

Manon, continue de nous faire rire ou pleurer parfois, avec tes façons originales et tellement variées de prendre la plume.

Par Marie Brion • Bénévole à la rédaction

CARLA BRAGA

Canada

Québec

Montréal

Ville-Marie
Montréal

LA PRESSE +

canada vie

Fondation du Grand Montréal

RTL
Agglomération
de Longueuil

ÉCOLE

Le groupe communautaire L'itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

upperkut

VIA Rail Canada

Office municipal
d'habitation
de Montréal

ROTEL

neo

McGILL MONTREAL

CAFÉ
BROSSARD

TALSON

RESAC

CREP

explorade

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE

FÉDÉRATION
PROFESIONNELLE
DES JOURNALISTES
DU QUÉBEC

International
Network of
Street Papers

RAPSIM

MTM

TOURISME
AUTOCHTONE
QUÉBEC

MONTREAL
CENTRE
VILLE

RIOCM

Chambre
de commerce
de l'Est
de Montréal

des Chômeurs et des entrepreneurs
des régions de la métropole

CHANTIER

AFF

Peter-McGill
University

CDC

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 228

PRIX JUDITH-JASMIN 2020
FPJQ

PRIX novae
2020

GRAND PRIX
JOURNALISTES
2020

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Mots de lecteurs

NDLR

Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Chère Diane Curadeau,
Votre témoignage dans *La Presse* + du samedi 22 octobre m'a émue aux larmes, par votre courage, votre bonté et simplicité.
Je souhaite que le reste de votre vie soit doux, rempli d'affection par ceux qui vous entourent. Vous le méritez tellement.
Merci de votre générosité.
- D'une autre Diane (Lagacé)

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots l'achètent

3\$

Prix de vente

1,50\$

paie l'impression + coûts de production

Payez par texto
30333 +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ # DU CAMELOT

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au
Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)

FSC

MIXTE
Papier issu de
sources responsables
FSC® C011825

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS

Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION

VANESSA TREMBLAY
Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORIZANO
Chef comptable

JAVIER BERNAL
Commis au dépôt

SANDRINE PAPINEAU
Adjointe administrative

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

YSEULT PICARD
Journaliste dossiers société

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

SIMON BOLDUC
Chargé de projet - journalisme

CARLA BRAGA
Création visuelle

Photo de La Une JULIE PERREAULT
Conception CARLA BRAGA

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX

JOSÉE LABRECQUE
Conseillère principale développement philanthropique

PASCALE PLANET
Gestionnaire de communauté

ACTION COMMUNAUTAIRE

THOMAS WAYLAND
Organisateur communautaire

MAUDE M.-ROMPRÉ et SUZIE DIONNE
Intervenantes psychosociales

DANIEL PRINCE
Responsable de la distribution

SERVICE ALIMENTAIRE

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur du service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE

ÉMILIE BEAUDET
Chargée de projets

MAUD THIMON
Gérante du café

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE et JEANNE MARION
Intervenantes à la formation et à l'accompagnement

ALEXANDRA POIRIER et SHANA CAMILLO
Intervenantes

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Trésorière - Secrétaire
EMNA BRAHAM

Administrateurs
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
CHLOÉ FRESLON - Présidente URelles
DIANE CURADEAU - Représentante des camelots
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
JOCELYNE CARRIER - Camelot de L'itinéraire
SAMIR HALAIMIA - Camelot de L'itinéraire

BÉNÉVOLES

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI,
JEAN TALBOT et NICOLE BLAIS
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE
et SYLVIE POIRIER
Bénévoles à la révision

ÉDITORIAL

Josée Panet-Raymond

15 novembre 2022
Volume XXIX, n° 22

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Nous avons le privilège, ici à L'itinéraire, de rencontrer des gens formidables, issus de divers horizons. Qu'il s'agisse de célébrités ou de gens moins connus, ces personnes se confient à nous avec divers degrés d'ouverture. Si certains sont plus réservés, d'autres sont des livres ouverts, qui nous révèlent des pans de vie habituellement peu dévoilés.
Un peu comme l'a fait Stéphane Rousseau, qui a accordé un entretien à notre journaliste Karine Bénézet pour parler de son autobiographie *Famille royale*. Outre des histoires sur son enfance hors norme, un parcours atypique, des anecdotes abracadabrantes à la pelle, l'acteur-humoriste et auteur s'est livré à fond, avec authenticité sur l'essentiel. Une belle entrevue.

Les vraies affaires

Je dirais que la plupart des personnes que nous interviewons ont tendance à être généreuses dans leurs propos, surtout quand elles viennent chez nous. Car il y a un contexte: vous arrivez dans un lieu où vous trouvez du monde pas porté sur le paraître, mais plutôt sur l'être, et parfois même en état de survie. Difficile donc de parler d'autre chose que des « vraies affaires » quand vous êtes en présence d'une personne qui a connu la rue, la marginalité et la vulnérabilité sociale et économique.
Car souvent, lorsque nos journalistes élaborent un dossier, elles impliquent un ou des camelots dans l'exercice. Ces derniers s'informent sur le sujet à couvrir, lisent l'ouvrage de la personne qui sera interviewée et participent à l'entretien en compagnie de notre journaliste. C'est le cas de Gabriel Lavoie, notre camelot-stagiaire en journalisme, qui, accompagné d'Yseult Picard s'est entretenu avec Nancy Audet, l'auteure de *Plus jamais la honte* et *Ils s'appellent tous courage*.
L'ancienne journaliste sportive et marraine de la Fondation des jeunes de la DPJ tombe dans la catégorie des interviewées qui se montrent particulièrement généreuses en entrevue. Parce que la dame qui a fait sa mission de vie d'aider les enfants maltraités, négligés et abandonnés était intarissable sur ce qu'ils peuvent subir avant, pendant et après la DPJ. Il faut souligner que Nancy Audet parlait en connaissance de cause.

Bouleversante

Nous avons lu ses livres et avons été troublés par le récit bouleversant de son enfance aux mains d'une mère cruelle et indigne. Mais nous avons aussi été inspirés par la façon dont elle a pu s'extirper d'une existence où d'autres auraient sombré pour en arriver enfin à rejeter la honte et la culpabilité qu'elle a longtemps cru avoir méritées.
Suffit de dire que les émotions étaient fortes le jour de l'entrevue. L'échange entre Gabriel, lui-même un ancien enfant de la DPJ, et Nancy Audet était empreint d'empathie et de sollicitude de part et d'autre. Le genre de rencontre qui marque et ne laisse personne indifférent.
Au final, l'auteure lance un puissant cri du cœur en exhortant les gens à faire leur part pour aider les jeunes qui souffrent. Elle nous amène à réfléchir sur le fait qu'il faut réellement un village pour élever des enfants et que nous habitons tous et toutes ce village. ■



SOMMAIRE

15 novembre 2022
Volume XXIX, n° 22

© CARLA BRAGA

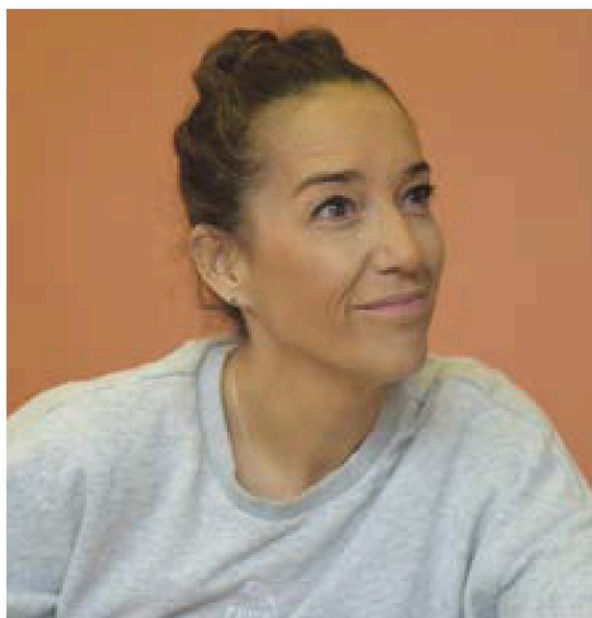


3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Manon Fortier
- 9 Sylvie Houle
- 9 Benoît Chartier
- 9 Lynda Pilon
- 23 Maxime Valcourt
- 23 Daniel Grady
- 23 Christian Tarte

© KARINE BÉNÉZET



14



© MARTIN ALARIE

20

8 Rond-point international

10 Dans l'actualité

Une génération sacrifiée?
Karine Bénézet

12 Lettre au jeune moi

Bertrand Derome

14 Société

Nancy Audet tend la main aux jeunes
Yseult Picard

20 Reportage

Bienveillance et résilience dans le hood
Simon Bolduc

24 Chronique

Jean-François et la question du bonheur
Jean-François

25 Régions

Saint-Jérôme: Une ressource ouvre une autre ferme
Simon Bolduc

31 Chronique

Vivre et laisser vivre
Jo Redwitch

32 Dans la tête des camelots

À quel âge avez-vous commencé à travailler?

40 Mieux vaut en lire!

Karine Bénézet

42 BD

Namronscopie

43 C't'encore drôle

Antoine Durocher

44 Détente

À la une

Karine Bénézet



© JULIE PERREAU

34

« J'étais ému, j'avais la frousse, j'étais installé dans mon lit et je trouvais ça surréaliste. » C'est ainsi que s'est senti Stéphane Rousseau la première fois qu'il a tenu entre ses mains son livre autobiographique: *Famille royale*. Rencontré dans un bâtiment du centre-ville qui héberge KO Éditions, l'auteur, humoriste et artiste multidisciplinaire, discute de son écriture et partage sans filtre sa vulnérabilité, autour de sa carrière, de son autobiographie et de ce qui remplit sa vie.

Rond-point international

Traduction Yseult Picard

QATAR

La couleur du deuil

Lorsque le Danemark jouera à la Coupe du monde de la FIFA au Qatar cet hiver, ses maillots masqueront le nom et le logo de son commanditaire, la marque de vêtements de sport Hummel, par une bande noire. La bannière de mode sportive la décrit comme la couleur du deuil, faisant directement référence aux morts de milliers de travailleurs migrants qui ont construit le stade au Qatar, ainsi qu'au sombre bilan de ce pays en matière de droits de l'homme. Les officiels du pays hôte se sont manifestement préparés à une période intense de surveillance au cours de cette Coupe du monde parmi les plus controversées de l'histoire du soccer. Ils se sont également préparés à d'éventuelles perturbations en se prémunissant des services de policiers marocains, d'équipements de surveillance américains, de drones turcs et de frégates italiennes. Reste à savoir comment ces ressources seront déployées, et si elles sont liées à l'annonce récente de la vente d'alcool permise pendant une période de 19 heures par jour. À l'approche de l'événement qui se tiendra à Doha, le pays se démène pour moderniser ses systèmes d'eau et d'égouts ainsi qu'à tenter de contrôler le surplus de circulation anticipée. (*The Conversation*)



REUTERS

VIETNAM

Des familles encore affectées par l'agent orange

Il fait chaud dans cette hutte exiguë. Deux enfants sont assis sur un lit de camp, leurs têtes sont surdimensionnées, leurs yeux exorbitants. Leur mère tient le petit dernier dans ses bras. Après la naissance de leurs enfants handicapés, son mari a sombré dans une profonde dépression, raconte-t-elle. Peu de temps après, il a mis fin à ses jours. Entre 1962 et 1971, l'herbicide hautement toxique surnommé «agent orange» a été pulvérisé par l'armée américaine en quantité massive sur le Vietnam, le Laos et le Cambodge. L'opération «Ranch Hand» visant à débusquer des voies de transport cachées et à éradiquer des ressources alimentaires avait été autorisée par le président John F. Kennedy. Les conséquences ont été dévastatrices: un brouillard mortel s'est installé sur les terres, les arbres se sont dénudés, les plantes ont flétri, les forêts se sont transformées en désert. Ceux qui ont été en contact avec le poison sont tombés malades, ont vomi du sang, se sont évanouis. Ce n'est qu'avec le temps que l'on s'est aperçu que les eaux et les sols avaient également été contaminés et que la toxine s'était transmise aux enfants. Des milliers de bébés sont mort-nés ou sont nés avec des malformations – dont les enfants de cette femme. Malheureusement, avec les années, peu de choses ont changé dans la vie des personnes affectées par l'agent orange. L'État vietnamien ne fournit qu'une aide symbolique et les États-Unis continuent de nier tout lien entre l'agent orange et la catastrophe humaine engendrée. Encore aujourd'hui, les procès en indemnisation sont rejetés. Ces dernières années, les États-Unis ont toutefois tenté de nettoyer les zones contaminées, en guise de geste de bonne volonté. (*INSP*)

L'Itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez **insp.ngo**.

**International
Network of
Street Papers**

Mots de camelots

Mon rêve

Depuis ma tendre enfance, dès l'âge de 10 ans, j'ai voulu être comme ceux que je voyais à la télé.

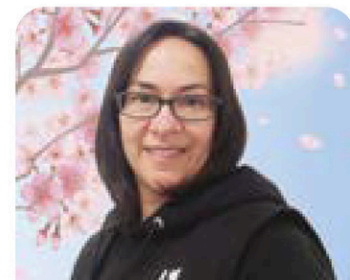
À 20 ans, j'ai frappé aux portes des agences pour faire faire mon portfolio. J'ai dû réaliser que plusieurs endroits sont en fait tenus par des charlatans qui nous font croire qu'ils nous obtiendront des contrats. Ils font de l'argent sur le dos des personnes qui rêvent de faire de la télévision. J'ai payé plusieurs de ces agences en espérant être figurante, mais je n'ai jamais été appelée. Ça n'a jamais marché pour moi. Quand on ne connaît pas les bonnes personnes, c'est difficile d'entrer dans ce milieu.

À 25 ans, j'ai abandonné ce rêve car rien n'aboutissait. Moi qui me voyais tellement à la télévision! J'étais une grande adepte du petit écran. En pensée, je m'imaginai tenir un rôle dans une émission ou une publicité. Mais maintenant, cette vision s'est envolée comme un nuage.

Bien que j'en aie rêvé pendant plusieurs années, j'ai dû me rendre à l'évidence que les rêves ne se réalisent pas toujours. Mais au moins, j'avais un rêve. Il faut en avoir puisqu'il y en a qui se réalisent et d'autres qui s'envolent. Les rêves ne coûtent rien et ils nous font du bien.

Depuis trois ans, c'est la vente de *L'itinéraire* qui m'occupe. J'adore le contact avec les gens. Je ne suis peut-être pas passée à la télé pour que les gens me regardent dans leur salon, mais j'ai une clientèle. Vous, mes clients, vous êtes toujours là pour me parler et me regarder. On se voit chaque jour et c'est encore mieux que la télé. Je l'ai, mon public.

Merci d'être là et de m'encourager.



SYLVIE HOULE
CAMELOT MARCHÉ METRO, SAINT-JOSEPH / CHAMBLY

Retour aux sources

Saviez-vous que les asperges mettent cinq ans avant d'atteindre leur plein croissance? J'en ai mangé de très bonnes récemment, et bio en plus!

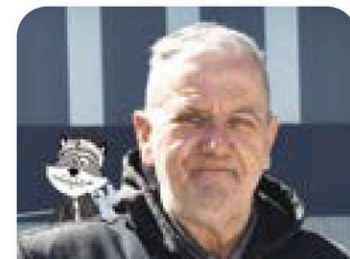
Quand je demeurais dans les Laurentides, mon père et moi cultivions un grand jardin de 30' x 40'. Nous étions en avance sur notre temps. Nous faisons des expérimentations en plus de sarcler, rattacher les tuteurs et enlever les gourmands qui empêchent la plante de croître normalement.

L'eau des ruisseaux et des puits était trop froide pour arroser. Nous pompions l'eau du lac pour l'avoir à la bonne température et ainsi éviter un choc à nos fruits et légumes. Nous récupérons aussi l'eau de pluie avec des dalles.

Aujourd'hui, avec les pluies acides, je me demande si on ne devrait pas avaler du bicarbonate de soude afin d'avoir un pH humain normal. (C'est une farce!).

Maintenant, je suis de retour dans Rosemont – La Petite-Patrie que j'ai habité longtemps. Quand j'ai revu sa beauté, les fleurs, les arbres, j'ai décidé de me recycler. Je veux suivre des cours au Jardin botanique sur les jardins et les plantes vivaces ornementales. Comme la vente de *L'itinéraire* est au ralenti en janvier, ça va m'occuper cet hiver. J'étudie aussi par moi-même dans des livres les techniques de repiquage et d'hybridation.

Je suis content d'avoir la possibilité de m'adonner à mon passe-temps favori. C'est un peu comme un retour aux sources pour moi.



BENOÎT CHARTIER
CAMELOT À LA SAQ, MASSON / 3^e AVENUE

Maud pas de E

Avec sa belle personnalité, sa maturité, son côté très humain et dévoué, on l'a bien aimé notre Maud dans l'équipe de la cuisine. On l'a même adorée et vraiment appréciée! En bonne psychologue de formation, elle a su nous guider.

Elle est arrivée au Café de Monsieur Paul en mars 2022. Elle a obtenu un diplôme en pâtisserie dans son pays d'origine, la France. Avec Mario, participant à la cuisine, ils nous ont fait de bonnes petites douceurs culinaires.

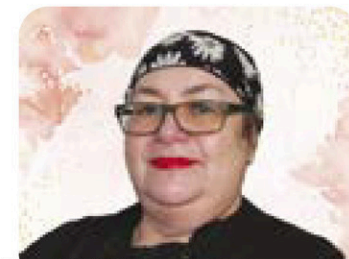
Jean-Christophe, responsable de la cuisine, connaissait déjà Maud avant. Ils se sont connus en travaillant ensemble au restaurant le Robin des Bois. Elle est devenue l'adjointe à la formation et culinaire avec nous à L'itinéraire.

Parfois seule aux commandes, elle a relevé le défi de travailler avec toute l'équipe de participants, de diriger les repas de la cuisine et toutes les autres tâches connexes imprévues. Il faut goûter à ses confitures de fraises, un délice!

On vient de lui offrir un poste de gérante à la Maison Ronde, notre café autochtone au métro Atwater. Elle rêve d'ouvrir son propre café un jour. Un café culturel et à vocation sociale.

J'ai une anecdote surprenante à propos de Maud. Si vous voulez faire nettoyer votre lave-vaisselle de restaurant, elle peut le démonter, le nettoyer et le réassembler, tout en fredonnant la chanson *Lollipop* des Chordettes. Elle nous a bien épatés! On ira lui rendre visite en prenant un bon café à la Maison Ronde, cet hiver.

Merci Maud, pas de E.



LYNDA PILON
PARTICIPANTE À LA CUISINE

Une génération sacrifiée?

Travailler à 13 ans dans une crème-rie, servir des frites à 14 ans ou encore ranger les rayons d'une fruiterie à 12 ans. La société devrait-elle applaudir sa jeunesse ou tirer la sonnette d'alarme?



ILLUSTRATION ROCHAK SHUKLA

Selon l'Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire en 2016-2017 (EQSJS) réalisée auprès de 62 277 élèves, 53 % d'entre eux occupaient un emploi durant l'année scolaire. Pour autant, très peu d'études traitent des conséquences de concilier le travail et les études chez les moins de 15 ans, et aucune au Canada, constate Marie-Hélène Veronneau, professeure au département de psychologie de l'UQAM, spécialisée en décrochage scolaire.



Marie-Hélène Veronneau
Photo: Emilie Tourneval

Pas de vrai tableau

Quels emplois occupent ces jeunes, quels sont leurs profils socioéconomiques? Travaillent-ils par nécessité ou unique volonté d'autonomie? «On n'a pas encore de vrai tableau», précise de son côté Jade Bourdages, professeure à l'École de travail social de l'UQAM et politologue. Elle rappelle également que Statistique Canada ne recueille pour le moment aucune donnée sur le travail des moins de 15 ans.

Ce qu'elle voit cependant, c'est qu'«on parle depuis deux ou trois ans du travail des plus jeunes en termes d'opportunité, de formation.» Un discours dichotomique au regard des résultats de l'EQSJS qui révèle des troubles de la santé mentale plus présents chez les élèves en emploi, ou encore, un taux de décrochage scolaire plus important pour les jeunes qui travaillent plus de 11 heures par semaine.

Quant aux résultats des études étrangères, réalisées notamment aux États-Unis et recensées pour les besoins de l'entrevue, Marie-Hélène Veronneau stipule qu'«au mieux, il n'y a pas d'impact pour ceux qui travaillent à un rythme modéré, c'est-à-dire entre 8 et 10 heures par semaine. Mais il n'y a pas d'effet positif non plus».

Une réalité nuancée de celles démontrées par les études faites sur le travail des jeunes de 16 ans et plus pour qui, le nombre d'heures à respecter se situe entre 15 et 20 heures. «Au-delà, on recense plusieurs impacts négatifs: décrochage scolaire, mais aussi tabagisme, consommation précoce de drogues et d'alcool, dus à l'exposition prématurée des enfants à des comportements d'adultes», explique la professeure.

Concurrence à l'éducation

Faire de l'argent, pouvoir sortir avec ses amis, se payer des vêtements de son choix, des technologies... «C'est le fun pour un jeune, dit M^{me} Veronneau. Seulement, gagner 20 \$ de l'heure n'est qu'un renforcement immédiat.»

Et le jeune qui se sent mieux au travail qu'à l'école risque de préférer «gagner sa vie plutôt que d'étudier». Seulement, on sait que la société discrimine en fonction des diplômes. «Mais le jeune, lui, ne se dit pas que plus tard, s'il veut gagner 100 000 \$ par an, il va devoir en obtenir un qui le permette.»

Le travail peut donc devenir plus attrayant que le milieu de l'éducation. «Et cette concurrence va déséquilibrer le tout à long terme», s'inquiète Jade Bourdages qui se désole de constater qu'au Québec, «nous sommes prêts à sacrifier de nouvelles générations.»



Jade Bourdages
Photo: Karine Bénézet

Le cheap labor de demain

«On pose aujourd'hui les bases de ce que sera le monde de demain. On choisit notre cheap labor et notre élite», dit la politologue. Mais cela, on n'en parle pas parce qu'on ne mesure les choses que sur le court terme, alors que la préoccupation centrale est à long terme.

Une perspective que les parents et les employeurs, sur qui repose la responsabilité de la persévérance scolaire et de l'encadrement du travail des jeunes, ne voient pas toujours. Et ça se comprend dans une société où «la dignité passe par le travail et où l'on parle depuis des années de la jeunesse comme étant fainéante. Alors un parent dont le jeune de 13 ans exprime une volonté de gagner sa vie va se féliciter, et c'est normal. Tout autant qu'un employeur qui considère offrir une chance, une opportunité au jeune qu'il embauche, sans voir que ça risque de le desservir à long terme».

Légalement, l'employeur se doit d'être sensibilisé au risque qu'engendre un cadre de travail inadapté à la poursuite scolaire d'un jeune. Mais octroyer cette responsabilité à un employeur qui cherche à combler ses besoins de main-d'œuvre et faire «tourner son business» est une erreur aux yeux de Jade Bourdages: «C'est partir de la prémisse que tous les employeurs sont bienveillants et de bonne foi.»

Que dit la loi?

Le Québec est la seule province canadienne à ne pas avoir fixé d'âge minimum légal pour travailler. On se scandaliserait de voir un enfant de 7 ans employé dans un fast-food, mais rien, légalement, ne l'interdirait, dès lors que les parents y consentent par l'écrit et que l'employeur respecte sa responsabilité d'offrir des tâches qui ne dépassent pas les capacités de l'enfant, des horaires qui n'empiètent pas sur ceux de l'école, en plus de lui permettre d'être à son domicile entre 23 h et 6 h.

Le Canada a ratifié en 2016, et applique depuis 2017, la Convention 138 de l'Organisation internationale du travail (OIT) fixant l'âge légal minimum du travail des enfants à 15 ans. À savoir que les conventions internationales ne sont pas contraignantes et que le Fédéral, même s'il les adopte, ne peut les imposer aux provinces.

Parlons des vraies choses

Pour Jade Bourdages «faire travailler des gamins n'est pas qu'une question économique. C'est une question d'éthique de société». Et si l'économie est plus importante que l'épanouissement et le développement des enfants «disons-le, mais arrêtons de parler du travail des enfants en termes de chance».

L'experte ne remet pas en question l'apport positif que peut avoir le travail pour la socialisation ou encore la responsabilisation des plus jeunes. Or, elle juge urgent de s'interroger sur ce que «le capitalisme fait de la vie de nos enfants», faisant le lien entre l'inaction du gouvernement en matière de réglementation du travail des moins de 15 ans, la pénurie de main-d'œuvre et le travail des enfants, visible plus que jamais.

Politiser la question du travail et surtout éduquer les citoyens aux enjeux liés lui semble alors crucial, affirmant par là même que l'on est «gouverné comme des fiefs du Moyen Âge par des gouvernements qui n'ont, de fait, qu'à maintenir les apparences plutôt que de mettre en place de nouvelles orientations politiques». Une situation qui nécessite de «mettre ses collottes» conclut l'experte, prête à avoir un vrai débat de société. ■

Lettre au jeune moi

Bertrand Derome
Camelot à Granby et Sutton



Bertrand Derome à sa première communion.

Cher Bertrand,

À ce point-ci de ta vie, tu trouves probablement tes parents trop autoritaires. Dis-toi qu'ils veulent ton bien, même si tu ne le penses pas toujours. En dépit de tout ce que tu leur feras subir, ce sont eux qui viendront te chercher quand tu seras en détresse et qui te trouveront un appartement à Sutton, plus tard dans ta vie.

Tu viens d'avoir 13 ans. Je me souviens, c'est l'âge où tu as commencé à devenir de plus en plus désobéissant. Tu as maintenant 58 ans. Tu as eu une vie mouvementée – consommation de drogues, criminalité et itinérance. Ça n'a pas toujours été facile. Tu as vécu dans la rue. Tu as connu la misère.

Je voudrais partager avec toi ce que j'ai appris au cours des années. Il y a beaucoup de choses que j'ai réalisées avec le temps, mais que je ne comprenais pas à ton âge.

Tout d'abord, essaie de rester le plus loin possible de la drogue. Je sais que ce ne sera pas facile. Tu vas penser en avoir besoin pour oublier les problèmes et les blessures de la vie. Dans ton cas, la drogue ne fera qu'empirer ta détresse. Ça t'évitera de consommer à outrance pendant 36 ans, de 13 à 48 ans, et de tout le temps être gelé. Tu ne te retrouveras pas dans les rues d'Outremont à quêter de l'argent pour en acheter.

À cause de tes problèmes de dyslexie et de ton déficit d'attention, tu vas parfois avoir de la difficulté à comprendre ce que les gens veulent de toi. Certaines personnes mal intentionnées vont peut-être essayer de prendre avantage de toi. Tu es très influençable. Ne te laisse pas embarquer par un groupe criminel dans des histoires de fraude et tu éviteras 10 ans de prison. Décide par toi-même ce qui est bon pour toi.

Je te dirais que c'est très difficile de se sortir d'une dépendance à la drogue. Avant d'arriver à l'abstinence, tu auras à subir 17 thérapies et 25 séjours en désintoxication. Ce n'est finalement qu'après un long séjour derrière les barreaux et une retraite spirituelle que tu réussiras à te débarrasser de ta dépendance. Mais même aujourd'hui après 10 ans de sobriété, tu dois rester attentif. La tentation est toujours là. Reste loin du milieu de la drogue. Ne regarde pas de films où les gens consomment, je sais que c'est *tough* pour toi.

Tu habites à Sutton dans un bel appartement neuf. Tu manges à ta faim. Tu vends des magazines pour *L'itinéraire* à Granby et à Sutton. Tu te considères comme un gars chanceux. Tu as même commencé à redonner aux autres. Tu as fait des conférences dans les écoles. On t'a interviewé dans les médias. Tu es très fier de la médaille que tu as reçue en 2018 de l'Assemblée Nationale du Québec pour le travail bénévole que tu as fait dans la région de Sutton. On t'a même surnommé Monsieur Sutton.

Je vais terminer en te disant de ne jamais perdre espoir. Tu es la preuve vivante que l'on peut toujours s'en sortir. Il y a plein de gens qui sont là pour t'aider à passer à travers les moments difficiles. N'hésite surtout pas à les consulter.

Je te souhaite une vie heureuse.

Bertrand, à 58 ans

Propos recueillis par Jean Talbot,
bénévole à la rédaction



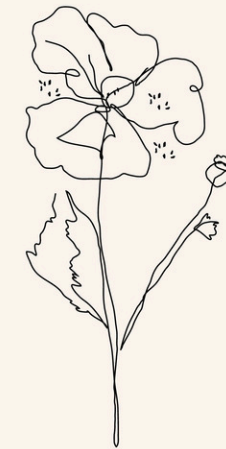
© CHRISTOPHE BOISSEAU



— Yseult Picard, journaliste dossiers société

« *Un enfant blessé dans son intégrité
ne cesse pas d'aimer ses parents,
il cesse de s'aimer lui-même.* »

- Jesper Juul,
thérapeute familial danois et auteur
de plusieurs livres sur l'éducation des enfants



*Être enfant de la DPJ
et s'en sortir*

Nancy Audet tend la main aux jeunes

Après avoir lu une série d'articles sur les enfants de la DPJ, écrite par la journaliste Katia Gagnon de *La Presse*, Nancy Audet a su qu'elle devait aider ces jeunes abusés, négligés et qui souffrent. Elle s'est alors offerte pour aider la Fondation des jeunes de la DPJ, en insistant sur son désir de s'impliquer. « *Je ferais même le ménage de votre bureau* », a-t-elle lancé à la directrice. Cette dernière, intriguée, lui a demandé : « *mais pourquoi veux-tu tant t'impliquer ?* » Ce à quoi Nancy Audet a répondu : « *Parce que je suis passée par là.* »





« Je me souviens particulièrement de cette soirée où ma mère a éclaté de rage. Elle serrait les dents en s'approchant de moi. Il y avait d'autres enfants que nous gardions en famille d'accueil, dont un adolescent. Elle s'est avancée vers moi et elle s'est élancée. Le coup m'a fracassé le nez et j'ai vu le sang jaillir. La douleur était si intense. »

« J'étais peut-être devenue une femme, mais quand j'arrivais près de ma mère, c'était encore et toujours la petite Nancy qui prenait le dessus. Celle qui rêvait depuis toujours de lui plaire et d'être aimée. J'étais constamment dans l'attente et dans l'espoir. »

- Extraits de son livre autobiographique
Plus jamais la honte

Après lui avoir parlé de son enfance, la directrice lui a dit: « Si tu veux aider les jeunes, il faut que tu leur racontes ton histoire. Écris-la. » C'est ce qui la convaincra de publier, *Plus jamais la honte*, le récit bouleversant de sa vie d'enfant battue et humiliée par sa mère, abandonnée par ses parents.

Nancy Audet a passé plus de 20 ans de sa vie adulte à cacher son passé. À avancer sans que les gens qui la côtoient soient au courant. Mais à un moment, le silence est devenu trop lourd à porter. Surtout que des jeunes continuent tous les jours de souffrir comme elle a souffert. La mort de la fillette de Granby a été un déclencheur.

« C'est correct d'être en colère, de s'insurger, c'est inacceptable ce qui est arrivé, mais maintenant, une fois qu'on s'est mis en colère, qu'est-ce qu'on fait pour la transformer en action? Moi, c'est la question qui m'obsède depuis son décès: « elle ne devait pas mourir, mais maintenant qu'est-ce que tu vas faire? » Mon action, c'est de sensibiliser les gens, parce qu'il y a urgence de santé publique. C'est pas normal qu'il y ait autant d'enfants qui subissent de la maltraitance en ce moment au Québec. »

132 632
signalements à la DPJ
en 2021-2022 (sur 1 an)

43 700
ont été retenus
(nombre d'enfants dont
la sécurité était jugée en danger)

C'est un triste record pour les signalements, surtout quand on pense qu'il y a 85 000 naissances par an au Québec. Prenons le temps de nous poser des questions - Nancy Audet.

Dans son récit sur les premières années de sa vie, on apprend que Nancy a subi des traitements épouvantables. Des abus physiques et psychologiques d'une mère à qui il aurait fallu retirer son enfant pour l'avoir blessée, agressée, poussée en bas des escaliers, enfermée à clé, livrée en pâture au pédophile du village, mise en punition sur le bord de la route, et abandonnée dans un bureau de la DPJ. Lorsque Nancy avait 7 ans, sa famille était famille d'accueil. Ces cas malheureux illustrent à quel point le système de protection des enfants part de loin.

En avant-propos de ce livre, Nancy Audet écrit: « À 40 ans, j'étais encore habitée par le sentiment que j'avais mérité les mauvais traitements subis. Je pensais encore que c'était ma faute si on m'avait abandonnée. Bien évidemment toutes ces pensées sont fausses. J'ai mis beaucoup de temps à m'en rendre compte. »

Gabriel Lavoie, participant à la rédaction, et camelot, assistait à l'entrevue.

Il a lui-même été un enfant de la DPJ. Il est passé par des familles d'accueil et deux centres d'accueil dans sa jeunesse.

Nancy - Ce n'est pas facile la vie en centre de réadaptation, ça été quoi ton expérience, Gabriel?

Gabriel - Moi, je contestais l'autorité de mes parents et j'avais des troubles de comportement. Par contre, j'ai toujours trouvé que c'était toujours moi qui étais en faute. J'ai compris quelque chose par exemple: le centre d'accueil, il misait sur moi. Ils ne peuvent pas enfermer mes parents, ni dire à mes parents: « agissez comme ça ».

Nancy - Ce serait peut-être une bonne idée de le faire! Moi, je le dis dans mon livre.

Gabriel - Les parents ne peuvent pas mettre toute la faute sur les enfants.

Nancy - C'est important ce que tu dis là. On va travailler avec l'enfant pour qu'il change ses comportements. Mais il faut qu'on mise aussi sur les parents. Parce qu'on va travailler beaucoup avec l'enfant. Puis, pour changer un mauvais comportement, c'est prouvé, ça prend deux ans. Donc toi tu travailles fort de ton côté, puis là on se rend compte que quand il y a une réunification, ou quand il va dans sa famille pour la fin de semaine, tout ce que l'enfant a travaillé tombe à l'eau, parce que le parent continue de résoudre ses problèmes à coup de taloche en arrière de la tête. Le problème c'est qu'on travaille juste d'un côté.



Nancy et Gabriel à L'itinéraire.

*Le passage où Nancy raconte
quelle a été placée dans
un centre jeunesse fermé a
particulièrement frappé Gabriel.*

Nancy - Ils m'ont demandé de me déshabiller complètement, ils m'ont donné un récipient avec du désinfectant, ils m'attendaient à la sortie de la douche, alors que moi je m'étais sauvée de la maison parce que j'en avais assez de subir de la violence, de la maltraitance. Tu ne comprends pas pourquoi c'est toi qui es punie parce que tu t'es sauvée! C'est pour ça que je comprends la colère des jeunes. L'injustice. Il y en a des enfants qui n'ont rien fait de mal.

Gabriel - Quand on est jeune, on ne s'exprime pas aussi bien qu'un adulte.

Nancy - J'en croise plein de jeunes à qui ce n'est pas la faute, aucunement. Je m'occupe depuis trois ans d'une grande fille inuite qui était en centre de réadaptation. Elle vient juste de sortir. Je lui ai trouvé un appartement en juin, elle ne m'avait rien demandé. Elle est née dans un milieu très difficile, elle a fait 20 milieux de vie, de 0 à 11 ans. On l'a déracinée 20 fois! Elle a été ballottée... la contention, elle a commencé à subir ça très jeune, ça a laissé des traces sur son cœur. Aujourd'hui elle travaille très fort pour s'en sortir. À 11 ans, quand ils l'ont entrée en centre de réadaptation, elle était comme un animal. Elle m'a dit: « Nancy, je faisais peur ». Elle avait une colère tellement forte, je la comprends, au lieu de traiter sa douleur puis de lui donner les services psychologiques dont elle avait besoin, c'était plus facile de la réprimer. J'ai de la difficulté avec la répression.

Gabriel - Est-ce que tu considères avoir réussi à guérir?

Nancy - J'ai une cicatrice et elle sera toujours là, je suis capable de vivre avec. C'est ce que j'essaie de faire avec mon livre et mes engagements. J'avais vraiment envie de transformer ça en quelque chose de plus grand que ma souffrance. Plus j'apprends à vivre avec ça, plus j'apprends à tendre la main à d'autres. Plus je me sens libérée, plus je suis heureuse. Les autres sont notre seule richesse.

La Fondation aide là où sont les besoins

- Aide sous de multiples formes : bourses d'études, trousseaux de départ en appartement, titres de transport, paiement du loyer, hébergement supervisé, stage et insertion professionnelle.
- 2x plus d'aide alimentaire distribuée au cours de la dernière année.
- 36 % des fonds alloués à ses programmes pour favoriser la santé mentale.
- Des quelque 2000 jeunes qui quittent en 2022 le système de protection à leur majorité, 1 jeune sur 4 aura reçu une aide de la Fondation.

Raconte-nous un peu de ton parcours personnel; qu'est-ce qui a changé dans les dernières années ?

Ma vie d'il y a deux ans, ma vie d'aujourd'hui, ça n'a rien de comparable. C'est pour ça que lorsqu'on me dit : « *Vas-tu revenir comme journaliste dans la salle de nouvelles ?* » Je dis que je ne veux pas revenir à ce que j'étais avant, je ne suis plus cette personne-là.

On s'est perdus dans cette société où on nous dit de travailler, ne faire que ça, obsédés par la performance. Nous n'avons plus d'espace mental, plus de temps pour aller vers l'autre. Écrire [son deuxième livre] *Ils s'appellent tous Courage* m'a permis d'aller vers les enfants. J'ai découvert que ma vraie mission de vie, c'est de sensibiliser les gens aux enfants, de tendre la main aux enfants de la DPJ et de ceux qui sont victimes de maltraitance.

Je suis une personne très secrète et j'avais la réputation d'être une fille qui était au-dessus de ses affaires. Pas grand-chose ne me faisait peur, mais ils avaient une image de moi qui n'était peut-être pas la bonne. Ça me rassurait d'avoir cette carapace et que personne ne puisse voir ce qui se cachait derrière. Il a fallu que je la casse. Ça a été dur, mais je pense que j'étais prête sans le savoir. Ça a tout changé pour moi. Je vois encore un psychologue. Sans cet homme-là, il n'y a pas de livres, ni la personne qui est devant vous. Il m'a permis d'être plus authentique.

Il y a encore trop de méconnaissance par rapport aux réalités des jeunes de la DPJ, notamment quand on parle d'itinérance. Les gens ne savent pas qu'un tiers des jeunes qui sortent de la DPJ se retrouvent à la rue. Oui il y a les statistiques, mais moi ce que j'essaie c'est de mettre des visages sur les statistiques. Pourquoi on en échappe autant ? Parce qu'en amont on ne fait pas ce qu'il faut pour prendre soin de ces gens-là, pour aider les parents qui, mieux outillés, pourraient mieux prendre soin de leurs enfants.



Quel est le rôle d'un père, ou d'une figure masculine, dans la vie d'un enfant ?

C'est donc important que tu me demandes ça. Le rôle du père est aussi important que celui de la mère. Il y a plein de papas qui accueillent des enfants, et j'en ai rencontré plusieurs des papas d'accueil, et d'autres hommes qui s'impliquent. J'en vois qui ont des *business*, et qui offrent des jobs, des stages à des jeunes de la DPJ. Leur façon d'aider est différente de celle des femmes, mais elle est tout aussi importante. Par exemple, Normand chez Vitroplus dans Hochelaga s'implique beaucoup auprès des enfants. Ça fait 45 ans qu'il est propriétaire de son garage et il remet chaque mois une petite partie de ses revenus aux jeunes. Les hommes font partie de la solution, peu importe la façon dont ils le font.

C'est pour ça que je m'implique aussi comme ambassadrice d'un nouveau programme de l'Association Grands Frères Grandes Soeurs du Québec (AGFGSQ), Mentorat 16-21, qui vise à aider les jeunes de la DPJ dans leur transition vers l'âge adulte. Ce sont 5000 jeunes, chaque année, qui quittent le système de la DPJ. Cette période post placement est extrêmement difficile. Ils sont souvent laissés à eux-mêmes, ils n'ont pas de réseau et on les laisse dans la rue, dans une situation de grande vulnérabilité.

Au niveau politique, y a-t-il un espoir que ça change ?

Je le vois comme un marathon, ce n'est pas un sprint. On a un gouvernement qui vient d'être réélu, et j'avais développé des liens avec le ministre au cours des dernières années, et là, ce sera à recommencer ; de toute façon il va falloir recommencer à zéro dans quelques années.

Je n'ai pas le sentiment que les solutions vont venir de Québec, ça fait 30 ans qu'on parle de maltraitance. L'autre jour, je lisais un rapport de 1988. Lorsque j'ai fini de le lire, j'aurais pu effacer le 1988 en haut et mettre 2022. Cela m'a rappelé de me dire : « *N'oublie pas Nancy qu'il y en a qui ont marché dans tes pas, qui ont dit les mêmes choses que toi, qui se sont battus, qui se sont cognés le nez à des portes fermées et qui avaient beaucoup de volonté.* »

Aussi, mon idée c'est de sensibiliser davantage M. et M^{me} Toutle-Monde. Nous avons tous une responsabilité ; on a tenu pour acquis au Québec, parce qu'on paie tellement d'impôts, que le gouvernement va s'en occuper. C'est comme nos personnes âgées : Québec va s'en occuper. Eh bien j'ai une petite nouvelle, non Québec ne va pas s'en occuper. On a tous et toutes une responsabilité, et je vais essayer de convaincre une personne à la fois de faire une différence dans la vie d'un enfant.

Comment peut-on faire une différence, comment peut-on s'impliquer ?

Il y a l'option de devenir mentor pour un jeune qui est en transition vers la vie adulte de 16 à 21 ans parce qu'ils ont besoin d'adultes significatifs dans leur vie.

Tu peux faire un don à la Fondation. Nous avons six programmes pour aider les jeunes, alors un petit don, et l'argent sera bien utilisé : zoothérapie, art thérapie, chien pour accompagnement émotionnel, activités sportives, fêtes pour célébrer l'Halloween, Noël, pour des activités dans la communauté, tutorat pour les aider à l'école, etc.

Déjà, d'être attentifs aux enfants qui nous entourent, passer du temps avec eux, parfois on dit j'aimerais lui faire un cadeau, mais le plus souvent c'est d'accorder du temps à ceux qu'on aime, de passer du bon temps ensemble.

Oui, il faut sensibiliser les politiciens à Québec, les inviter à l'action, mais je vais aussi voir les maires, les préfets des MRC, les conseillers municipaux. Je leur dis : vous, vous êtes proches de votre monde, vous, vous connaissez vos familles, vos enfants. Vous êtes les premiers à connaître les besoins. Qu'est-ce que vous pouvez mettre en place dans votre ville, dans votre village, pour venir en aide à vos enfants ? Pour leur offrir un environnement plus sécuritaire ?

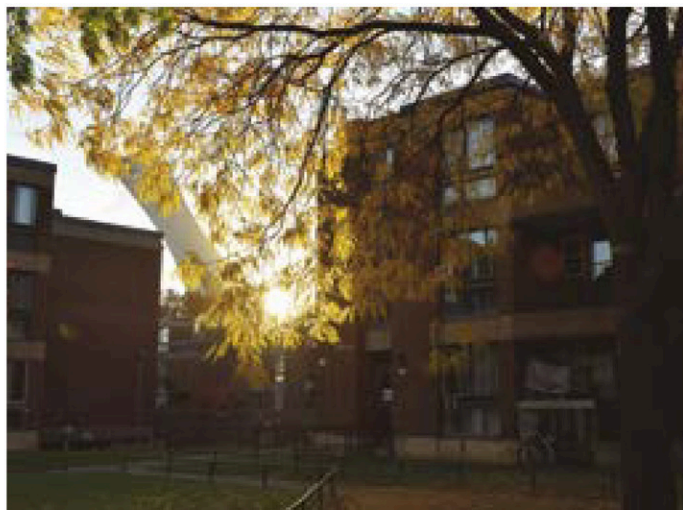
Je viens de faire un aller-retour hors de la ville pour aller chercher un jeune qui n'allait pas bien. Je l'ai retrouvé dans un état épouvantable, je ne l'ai même pas reconnu, un paquet d'os... Moi, quand je laisse mon numéro dans la poche de quelqu'un, c'est important de répondre présent quand il m'appelle.

On parle en ce moment de milliards de dollars pour construire un troisième lien, mais les enfants les plus vulnérables vivent dans de telles conditions : les murs à la peinture arrachée, des trous dans les plafonds, des infiltrations d'eau. Les bâtiments qui hébergent de jeunes adolescents sans famille sont dans un piètre état.

Pourtant au Québec, nous avons cru que c'était important de protéger nos enfants. Mais semble-t-il qu'aujourd'hui, on s'est éloigné de cette valeur fondamentale. ■

Bienveillance et résilience dans le hood

Ils en ont vu des choses, ces enfants des HLM qui sont aux premières loges de ce que peut engendrer la pauvreté : violence, surdoses, prostitution non dissimulée. Et plusieurs d'entre eux s'élèvent au-dessus de la mêlée grâce à des gens qui se soucient d'eux. Rencontre avec un intervenant enfance-famille.



À l'ombre du stade olympique, dans le complexe d'habitations à loyer modique (HLM), des enfants se chamaillent amicalement en face du Centre des jeunes Boyce-Viau. Ils sont comme frères et sœurs, qui grandissent ensemble, avec des bâtons dans les roues et leurs sourires résilients.

Il est 15 h 30 et la cloche de l'école Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle vient de sonner. Étienne Brault, intervenant enfance-famille aux habitations Boyce-Viau, attend une dizaine de jeunes turbulents et pleins d'énergie pour les raccompagner à pied tout au long du kilomètre qui sépare l'école de la maison. Chemin faisant, certains « ont de la jasette », d'autres « courent partout », et tous s'amusent quand l'un de la gang va « sonner aux portes » des appartements de la rue Hochelaga.

Une fois arrivé dans l'immense plan HLM aux allures de village, Étienne Brault ouvre la porte du local pour une période d'aide aux devoirs que l'organisme offre gratuitement aux enfants de 6 à 12 ans, chaque soir de la semaine. Le Centre des jeunes Boyce-Viau (CJBV), un organisme pour les enfants et leurs familles qui habitent derrière les 200 portes de l'immense complexe immobilier, accompagne depuis 30 ans les résidents dans leur vie de tous les jours.

À Montréal, ils sont 12 000 enfants et jeunes adultes à vivre dans ces tours de béton toutes pareilles. Ces jeunes représentent le tiers des habitants de ces milieux de vie défavorisés, où bienveillance, entraide, pauvreté et violence cohabitent.



Une gang solidaire

« C'est un miracle de constater que, malgré les différences, il y a plus de choses qui les unit. Ils sont inséparables, dit Étienne Brault. Il peut y avoir de grands écarts d'âge dans le groupe, mais quand un petit tombe, il y a toujours un plus grand pour l'aider à se relever. C'est vraiment beau à voir. »

L'intervenant accueille chaque soir sa gang d'enfants pour faire de l'aide aux devoirs, du sport, et, la fin de la semaine, de la bouffe communautaire.

Malgré la multitude de services que le centre offre aux familles, l'aide aux devoirs est souvent le premier lien que l'intervenant aura avec les parents nouvellement installés dans le HLM. « Ils peuvent être méfiants au début, mais ils se rendent compte de l'utilité de ce service, parce qu'ils ne sont pas toujours en mesure d'accompagner leurs enfants dans leurs apprentissages scolaires, dit-il. Il y a beaucoup de parents dont la langue première n'est pas le français. Les devoirs sont une barrière pour eux. »

En plus de s'occuper des enfants et de leurs familles, en grande partie allophones, il dirige une équipe d'animation dévouée qui n'a pas peur du bruit, du chaos et de l'imprévisible.

Résilience

Le mot est juste et vient naturellement quand on demande à l'intervenant de décrire ces enfants qui vivent à l'extrémité est du quartier Hochelaga-Maisonneuve, sur le bord de la track de chemin de fer.

« Ils sont résilients, c'est incroyable. Ils coulent une année, l'année d'après ils recommencent sans s'apitoyer sur leur sort, dit-il. Ils ont une force qui appartient à un autre monde. Je leur souhaite d'apporter ce bagage communautaire, du petit village qu'est Boyce-Viau, et le bagage familial aussi, dans leur baluchon et d'être là les uns pour les autres. On a des jeunes qui ont de la drive. Ça peut être tough comme milieu, mais s'ils sont capables d'en retirer le meilleur, il n'y a rien qui va les arrêter. »

Grandir en milieu HLM peut être une expérience difficile à porter, croit l'intervenant, mais qui forgera sans doute le caractère de ces jeunes adultes en devenir. « Cette enfance qu'ils vivent, dans le plan, je suis sûr que ça leur servira quand ils partiront d'ici, pense-t-il. Parce que oui, un jour, ils vont le quitter ce HLM-là. »



**Un enfant
qui est seul,
c'est un enfant
qui est en dehors
de notre mission.**

- Étienne Brault

Grand frère

Il y a 10 ans, à peine âgé de 20 ans, Étienne Brault qui venait passer une entrevue pour devenir animateur au camp de jour au CJBV, mettait les pieds dans un HLM pour la première fois.

« Ma job c'était d'être le clown, le garçon drôle avec qui les enfants voulaient rire et déconner. J'aimais ce rôle-là, mais avec le temps qui passe et les enfants qui vieillissent, je me suis rendu compte que je développais de réelles relations avec eux, dit-il. Ce n'est plus l'envie de rire, mais l'envie d'être fier, de célébrer ce qu'ils sont devenus qui a pris la place. Ça, c'est une transformation que je n'avais pas prévue en acceptant la job en 2012. »

Il suffit de se rendre à l'extérieur du local du CJBV pour comprendre. Des dizaines d'enfants s'attroupent pour poser tous en même temps une question qui n'aura pour but que d'attirer l'attention de celui qui est considéré comme leur grand frère.

En tentant d'offrir une réponse drôle et intelligente aux enfants, l'intervenant poursuit sa réflexion : « Autant j'ai eu un impact sur leur vie, autant ils en ont eu un plus important sur la mienne. Dire qu'au début on jouait juste au ballon ensemble. »

Le CJBV peut compter sur une équipe d'intervenants et d'animateurs en place depuis longtemps. Un lien qui a perduré dans le temps et qui fait que le Centre des jeunes, à même le HLM, est devenu un acteur incontournable dans la vie des résidents du complexe. Il suffit que l'un d'entre eux apparaisse lors d'une situation à risque de dégénérer pour que le dialogue remplace la confrontation.

« Je l'ai vécu pas plus tard qu'il y a un mois. Des policiers avaient une discussion animée avec des jeunes ados assis sur un banc. Je ne comprenais pas ce qui se passait, les jeunes semblaient calmes avant qu'ils les interpellent, raconte M. Brault. Quand je suis arrivé, le ton a baissé d'une shot. On a discuté, on a même fini par rire ensemble. Ce sont mes anciens jeunes, quand ils avaient entre 6 et 12 ans. »



L'Office de l'habitation impliquée

Dès les années 90, à la demande des familles, l'Office municipal de l'habitation de Montréal (OMHM) a pris part à la création et au développement des organismes jeunesse qui se trouvent dans plusieurs grands ensembles de HLM famille, explique Mélanie Gélinas, organisatrice communautaire jeunesse pour l'OMHM.

Logés par l'OMHM, ces organismes, qui ont pignon sur rue à même les complexes d'habitation, sont les premiers acteurs à soutenir les jeunes dans leur milieu de vie.

En 30 ans, le secteur jeunesse de l'Office a pris de l'expansion. Aujourd'hui, en plus des organismes présents dans leur milieu de vie, les enfants et les jeunes adultes peuvent s'inscrire à une ligue de soccer inter HLM et à des ateliers de slam. Ils peuvent aussi dénicher un premier emploi dans la Brigade estivale d'embellissement, qui fait de l'aménagement paysager dans les HLM de Montréal. Ils peuvent même être journalistes, grâce au blog *Le Rebond*, qui leur permet de s'initier à l'écriture de textes éditoriaux.

Chaque année, ce sont plus de 200 jeunes qui participent aux programmes de l'aile jeunesse de l'OMHM. Mélanie Gélinas y est pour beaucoup : «*Je dis toujours que c'est un privilège de rencontrer tous ces jeunes et de les côtoyer un moment dans leur vie. Je les trouve vifs, pétillants et si on s'arrête un peu, on constate qu'ils ont beaucoup de choses à dire*».

**Je l'ai
jamais lâché.
C'était un
enfant que
personne
ne voulait.
Moi je l'ai pris.**

- Étienne Brault

Histoire de pichenottes

En pensant à la dernière décennie passée entre les immenses bâtiments stériles et uniformes du HLM Boyce-Viau, Étienne Brault ne se souvient pas que de beaux moments. S'il peut sentir qu'il fait la différence et que «*c'est gratifiant le soir en rentrant*», le travail peut être brûlant : «*Oui, il y a des drames, il y a beaucoup d'épisodes douloureux à travers ça*».

Mais l'intervenant enfance-famille se souviendra toujours de sa première journée au CJBV. En intégrant les locaux de l'organisme, il regarde un enfant de 7 ans jouer aux pichenottes. Champion incontesté, il portait sa couronne de roi des pichenottes sur la tête. «*Ce jour-là, je l'ai battu, et il m'a donné sa couronne*», se souvient-il en riant.

«*Cet enfant-là, c'était l'enfant le plus tannant que j'ai pu voir ici et ailleurs. C'était celui qui ne voulait pas rentrer à la maison, qui s'accrochait aux pattes des tables, qui se cachait, qui envoyait promener tout le monde, raconte-il. C'était surtout l'enfant qui n'avait pas d'amis. Il récoltait ce qu'il semait. Et il en souffrait. J'ai peut-être été le premier adulte qui lui a dit qu'il était intelligent, bon dans les sports et drôle. Aujourd'hui, il a 16 ans et joue au basket niveau élite. Il a plein d'amis et quand il parle, les jeunes autour l'écoutent. Je ne l'ai jamais lâché. C'était un enfant dont personne ne voulait. Moi je l'ai pris.*» ■

L'importance du travail

Chaque personne n'a pas été élevée et éduquée de la même façon. Certaines ont eu la malchance de se retrouver dans des foyers d'accueil, par exemple, ce qui n'est pas mon cas. J'ai eu une mère merveilleuse qui m'a beaucoup aimé. Malheureusement, je n'ai pas très bien réussi à l'école. C'est comme si ce n'était pas fait pour moi. J'ai été sur le marché du travail dès l'âge de 16 ans et j'ai eu toutes sortes d'emplois.

Mais ce qui me plaît le plus, c'est de travailler avec le monde, de parler aux gens comme je le fais en vendant le magazine *L'itinéraire*. Cela m'a donné des outils pour me faire une vie, me faire aimer, écrire des belles choses quand les idées arrivent. La reconnaissance que les clients me témoignent me donne le courage de continuer, la certitude que je suis à ma place. Je les considère comme ma famille.

Avant j'étais très gêné, mais avec le temps j'ai acquis de l'assurance, ce qui fait de moi un bon vendeur. Je suis présent tous les jours à mon point de vente. Les clients me reconnaissent et m'appellent par mon prénom. Quel bon sentiment !

Il me vient une anecdote, celle du petit pigeon qui s'était pointé tous les jours à mon point de vente pendant près de deux semaines, il y a de ça une dizaine d'années. C'est drôle à dire, mais il me donnait de l'énergie et la force de continuer. Nous avions notre petit rendez-vous quotidien (rires).

Je suis reconnaissant envers le groupe *L'itinéraire* de me permettre d'être un travailleur. Vaut mieux tendre un journal à quelqu'un plutôt que la main pour quêter.



MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE
ET DU RIDEAU VERT

Mots de camelots

Better Living Conditions

I have been living in a one and a half room apartment for close to 8 years now. And I have to admit I am tired of it all. I don't want to live there anymore.

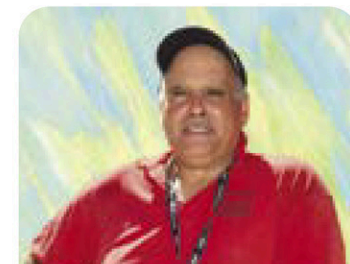
I don't like the people in the building. There are too many drugs going around. It seems that everybody is high all the time. I have been told that there is even a crack house. Living around drugs is stressful for me.

I really think that I deserve better than living there. I mean, I work, I go to church, I pray, and I read the Holy bible. I haven't taken drugs in 14 years. I try my best not to drink alcohol.

I have to move to new surroundings and be around wholesome people. My life is not over yet, not by a long shot. And by having better people around me would certainly make me better. I could manage my life at a higher level. If I lived in a better place, I will thank God and have a better appreciation for life.

I haven't talked to my brothers in years because they're potheads. I've been thinking lately about getting together with them. I guess, it would be nice to see them again.

At this point in my life, what would also really improve my living conditions would be having a girlfriend that I could eventually marry and have children with. Even if I meet people at church, I sometimes feel lonely not having somebody special close to me.



DANIEL GRADY
VENDOR AT DES PINS / ST-LAURENT
AND DE LA GAUCHETIÈRE / MANSFIELD

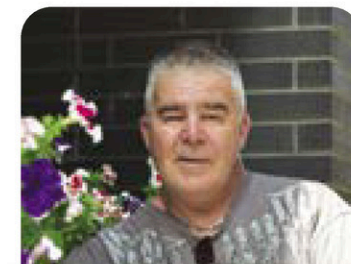
Plus ça change...

Durant mon enfance, au milieu des années 60 et début 70, dans mon quartier aujourd'hui appelé HOMA, il y avait celles qu'on appelait affectueusement les écornifleuses. Elles passaient leurs journées le nez collé à leur fenêtre ou assises sur leur balcon et poussaient même l'audace jusqu'à déambuler sur le trottoir pour assouvir leur curiosité malsaine et ensuite répandre leur venin en disant qu'une telle a fait ceci, un tel a fait cela, le curé rend visite à une telle trop souvent. Vous voyez le genre.

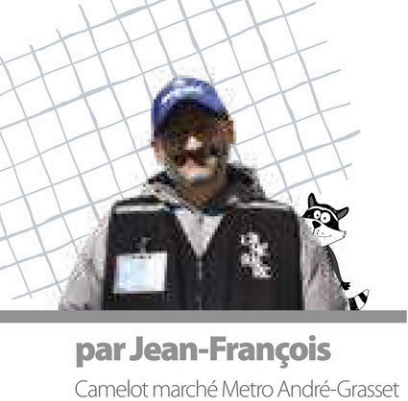
Chaque rue avait sa commère attitrée. La nôtre s'appelait l'impitoyable Madame B. Cette partisane du savoir inutile avait même osé un jour dire à mon père qu'elle m'avait vu en train de casser des fenêtres alors que j'étais dans un camp de vacances loin de Montréal. Disons qu'elle a eu droit à un : «*Mêle toi donc de tes cr*s d'affaires*».

Les 60 ans et plus pourraient voir en elle un émule de Charlotte Kravitz, la voisine dans la série télé *Ma sorcière bien aimée*. Fausses nouvelles, fausses rumeurs, fausses accusations, on dirait bien que rien n'a changé sauf que maintenant l'écornifleux s'est joint à l'écornifleuse et ils sévissent sur les différentes fenêtres des mé(r)dias (a)sociaux en propageant le même poison.

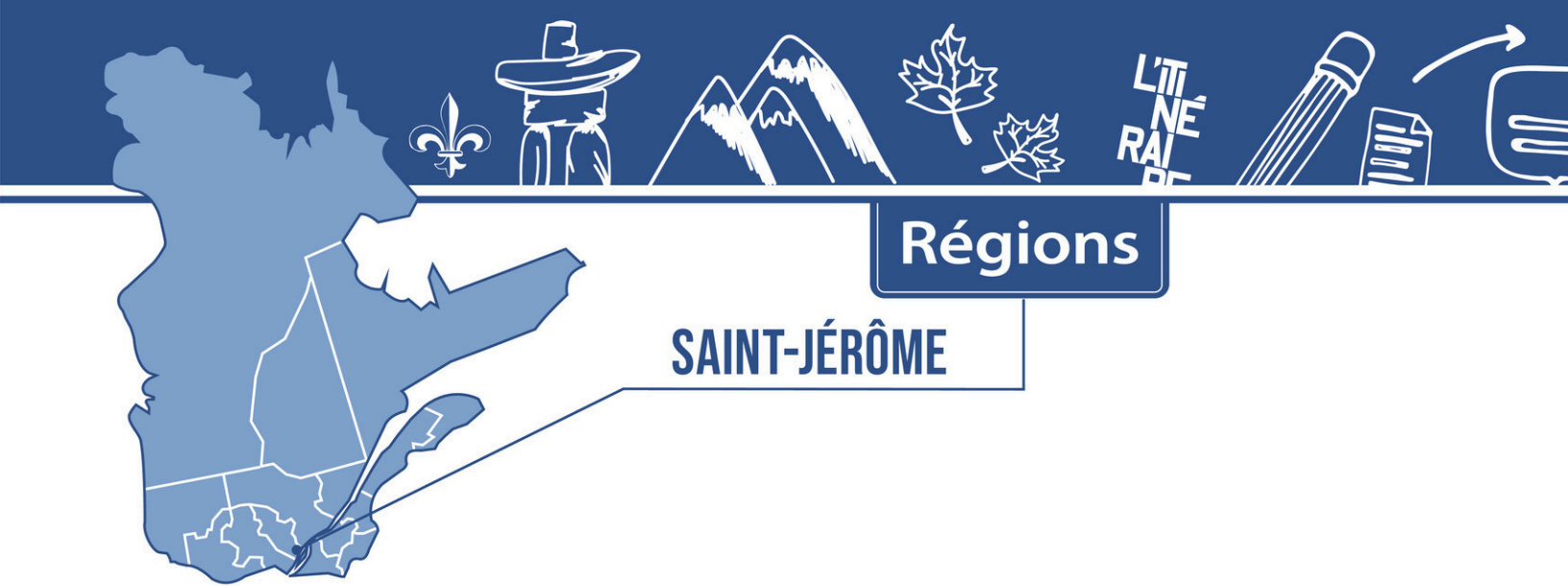
Au moins dans le temps, on savait d'où ça venait.



CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PHARMACIE JEAN-COUTU 28^e AVENUE BEAUBIEN



par Jean-François
Camelot marché Metro André-Grasset



Jean-François et la question du bonheur

L'année 2022 est l'une des meilleures années de ma vie. Pourquoi ? Parce que j'ai eu un éveil spirituel. Cet éveil m'a permis de réaliser que l'on est tous animés par Dieu, que tout est voulu et que l'on a tous un destin.

Quand je me sens bien, j'apprécie ce moment. Lorsque je me sens moins bien ou que j'ai une douleur physique, je l'accepte mieux qu'avant. Parfois, c'est difficile, mais je sais que ça finit toujours par passer. Je fais de plus en plus confiance aux gens parce que c'est par eux que Dieu me communique ce qu'il veut me faire comprendre. Je sens la présence de Dieu dans les gens que j'aime et cela me procure un grand bonheur. J'ai de bons amis et toutes les connaissances rencontrées au cours de mes journées me réconfortent.

Tous les biens matériels que j'ai acquis me font aimer la vie. J'ai un petit studio et j'apprécie tous les objets que j'ai chez moi. J'aime beaucoup l'électronique, comme hobby. Je collectionne des disques en vinyle et quelques disques laser. J'apprécie d'autant plus les pochettes réalisées avec goût. Vous aurez compris que la musique me passionne.

Je suis un peu perfectionniste sans toutefois que ce soit obsessionnel. Par contre, je n'aime pas les choses bâclées. Quand je vends le magazine *L'itinéraire*, j'adore cela. Ça me fait rencontrer plein de gens intéressants. J'aime le côté social de ce travail. C'est une activité que je ne changerais pour rien au monde.

En général, je suis sur mon point de vente quatre demi-journées par semaine. Le samedi, après ma journée, je vais me ressourcer à l'église du quartier. D'autres fois, lorsque j'arrive chez moi, j'écoute de la musique, c'est une véritable thérapie.

Le soir, lorsque j'arrive chez moi, je m'offre une petite gâterie. Je m'ouvre une cannette de liqueur avec des croustilles ou des arachides. En fin de soirée, je récite mon chapelet et j'aime lire des livres spirituels

et psychologiques. J'aime aussi la Bible. Je me détends en écoutant la radio jusqu'à l'heure du coucher.

Bref, je n'ai pas besoin de grand-chose pour me sentir heureux.

Comme disait sainte Thérèse de Lisieux : « *Tout est grâce* ». Elle vivait son bonheur en silence au fond d'elle-même. Elle n'avait pas besoin de grand-chose pour être heureuse. Je m'associe à elle par son exemple.

Aussi, je pense souvent à ce passage du prêtre Gerald Leduc, dans son livre *Introduction à la science du bonheur* : « *Vous parlez du bonheur avec quelqu'un. Quelle est la source de son bonheur ? Il vous dit que maintenant, en cette vie, son bonheur c'est de regarder grandir ses enfants, de vivre dans la nature, de cultiver son jardin, de faire des activités sportives, de jouir des petits bonheurs de la vie. Dans l'autre vie, comme l'enseigne la foi et promet l'espérance chrétienne, son bonheur consistera dans la contemplation de l'Amour de Dieu. Est-ce logique ? Que lui répondre. Comment cette personne espère-t-elle être heureuse par la contemplation de l'Amour de Dieu si son bonheur a consisté dans cette vie dans la jouissance des choses sensibles ? Est-ce que par la mort on devient une autre personne ?* ».

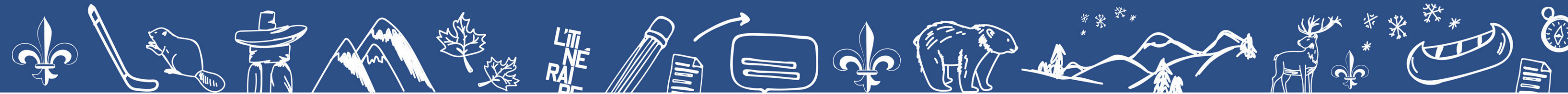
Si j'ai un conseil à vous donner c'est d'avoir une spiritualité. C'est cette spiritualité qui vous rendra heureux. Je sais que parfois c'est difficile, car nous vivons dans un monde imparfait. Cependant, placer notre confiance en une force supérieure nous donne la force de poursuivre notre chemin. Faites-moi confiance : aimez votre vie et vous serez de plus en plus heureux. ■



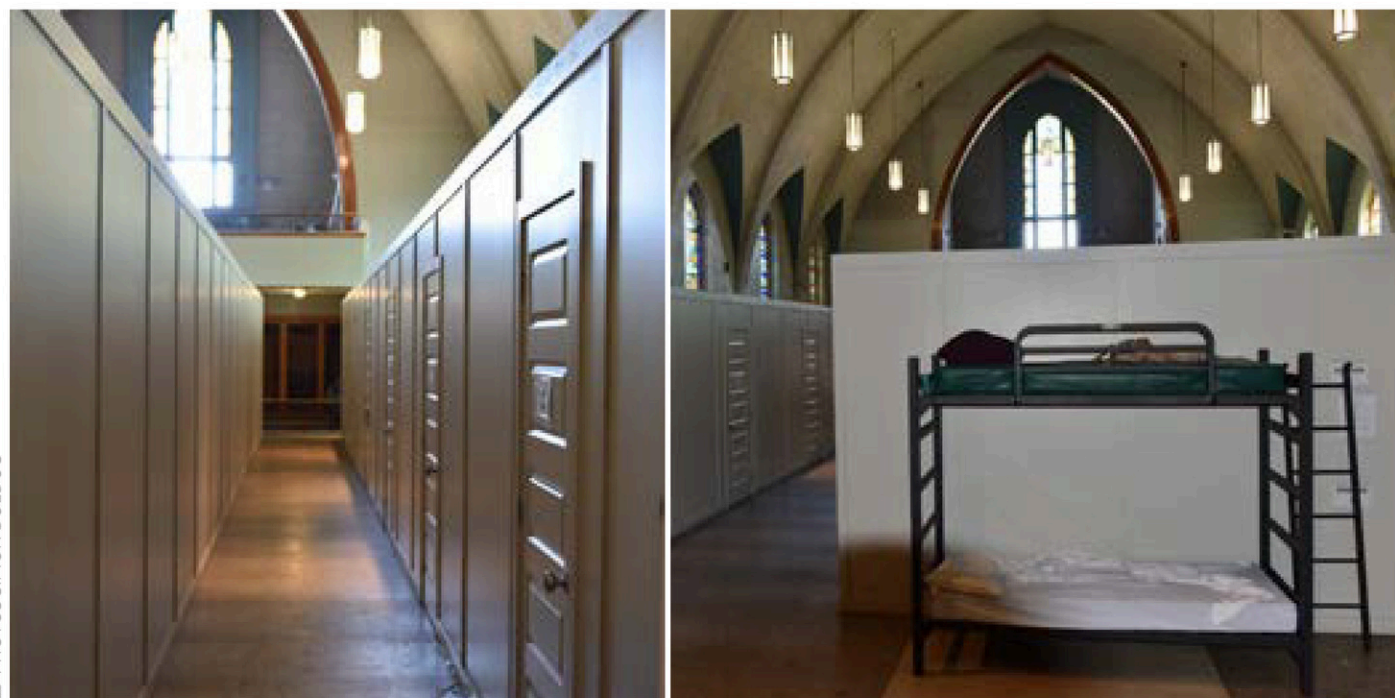
Il y a de l'action aux abords de la rivière du Nord, au centre-ville de Saint-Jérôme. Le campement itinérant qui s'était installé au parc Henri-Daoust cet automne vient d'être démantelé, tandis qu'à un jet de pierre on construit à une vitesse folle le nouveau refuge d'urgence pour personnes en situation d'itinérance. La Hutte, qui prévoit 48 lits, aménagera dans la nouvelle bâtisse le mois prochain, au même moment où un refuge pour femmes itinérantes devra mettre la clé dans la porte, faute de financement.

- **Simon Bolduc**, chargé de projet journalisme





Une ressource ouvre une autre ferme



PHOTOS SIMON BOLDUC

Dans les couloirs sombres de l'église Sainte-Paule, qui sert de lieu temporaire à la Hutte de Saint-Jérôme, ça déborde de partout. Des vêtements empilés dans les boîtes de dons en attente d'être triés, des bureaux improvisés derrière l'autel, des meubles placés au hasard ici et là, c'est la désorganisation la plus totale.

Dans le couloir, une dizaine de lits de fortune sont installés le long des 54 petits cubicules qui servent de chambres. Même si la ressource affiche complet, elle permettra que certains dorment dans ces couloirs ce soir-là, alors que le temps froid se fait sentir dehors. L'itinérance frappe de plus en plus de gens dans la région des Laurentides. Des logements abordables, il n'y en a tout simplement pas. Des HLM? Les 130 de la région sont occupés. Et une place en maison de chambre peut frôler les 900 \$ par mois.

Avec un taux d'inoccupation de 0,3 % à Tremblant, de 0,8 % à Saint-Adèle et de 0,7 % à Saint-Agathe-des-Monts, Saint-Jérôme doit trouver des solutions pour ces gens sans toit qui arrivent des municipalités environnantes. On estime le nombre de personnes en situation d'itinérance à plus de 140, selon différents organismes de la ville.

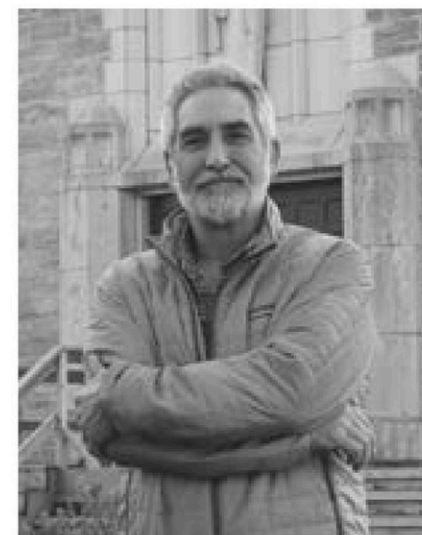
La Hutte #2

Installé à Terrebonne depuis 2003, l'organisme la Hutte s'est fait interpellé par le CISSS des Laurentides, il y a un an, pour partager ses 20 ans d'expertise en matière d'hébergement et d'itinérance dans la région de Lanaudière.

Le directeur François Savoie ne se doutait pas à ce moment qu'on allait lui proposer de dupliquer son organisme de Terrebonne pour installer un refuge à Saint-Jérôme. Si l'église Sainte-Paule servait déjà d'hébergement pour des personnes dans le besoin, c'était en formule dortoir, avec des lits au sol et aucun suivi d'intervention.

« Au mois de mars, à quatre semaines de préavis, on a bâti une équipe d'une vingtaine d'intervenants. On est passé de 25 personnes par nuit à 54 dans les premières semaines. Ça fait beaucoup, et c'est toute une organisation pour arriver à nourrir notre monde, faire le lavage, la cuisine. On n'est pas installé comme on l'est à Terrebonne, dit le directeur général de la Hutte de Terrebonne et de Saint-Jérôme. On a deux laveuses, deux sècheuses et un poêle avec quatre ronds. »

Mais cette situation est temporaire. Depuis la mi-septembre, les résidents de Saint-Jérôme ont vu apparaître pelle mécanique et bétonnière dans ce secteur du centre-ville. Une bâtisse toute neuve pour la Hutte #2, évaluée à plus de 6,5 millions de dollars, financée en partie par la Ville, des partenaires privés et le CISSS des Laurentides.



« Une personne itinérante, c'est un frère, une sœur, un enfant, un parent. »

- François Savoie

Itinérance et vieillesse

François Savoie constate que l'itinérance dans les Laurentides est un phénomène davantage reconnu et documenté, et se réjouit que la population régionale soit de plus en plus sensibilisée aux enjeux de cohabitation et de solidarité.

Ce qui préoccupe également le directeur, c'est l'itinérance accrue chez les aînés. « Chaque année, on a des gens de 80 ans et plus, explique M. Savoie. Là, on a 10 % de gens de ce groupe d'âge. Ça augmente tous les ans. Ce sont des personnes qui perdent leur conjoint, leur conjointe, alors que les rôles étaient parfois encore très divisés. C'est un tel qui payait le logement, les factures, l'autre s'occupait de tâches différentes. Quand l'un part, l'autre devient déstabilisé et perd ses acquis, ses repères, et se retrouve en situation de grande vulnérabilité. Ça arrive souvent qu'ils ont des enfants, avec qui ils ont une bonne relation, mais ils ne veulent pas les déranger. »

Campement démantelé

Le campement itinérant dressé le long de la rivière du Nord, au parc Henri-Daoust, a récemment été démantelé par la police.

François Savoie ne craint pas que ce démantèlement vienne perturber les services de son organisme. Ils sont prêts à accueillir tout le monde, rassure-t-il, même si les installations actuelles ne sont pas optimales à l'intérieur de l'église Sainte-Paule.

« On va laisser les gens venir à nous, on n'est pas intervenu au campement depuis le début, comme d'autres organismes l'ont fait, souligne-t-il. Ils nous connaissent, ils savent qui on est, et s'ils viennent chez nous, on va leur faire de la place. Parce qu'une personne itinérante, c'est un frère, une sœur, un enfant, un parent de quelqu'un d'entre nous. Si on voit ça de cette manière, ça va de soi qu'on va mettre les bouchées doubles s'il le faut. »

Le campement au parc Henri-Daoust.





Le VIH, une épidémie qui dure...

par Julien BARANGER (Coordonnateur de développement communautaire à Sidalys)



Nous pourrions croire que cette maladie est derrière nous avec les progrès de la médecine et des traitements médicaux. Mais ce serait oublier toutes les personnes qui continuent de vivre ou survivre avec le VIH et de certaines qui meurent encore du sida (environ un décès par minute à l'échelle internationale) par manque d'accès au dépistage ou à un traitement.

Nous devons nous rappeler que des gens continuent de contracter ce virus et que celui-ci ne disparaît pas, bien au contraire, et c'est là l'importance de cette journée de mobilisation durant laquelle nous souhaitons rappeler l'existence du VIH. Il nous paraît impensable que le VIH continue de croître dans un pays comme le Canada en 2022! Une personne est nouvellement infectée par le VIH au Canada toutes les quatre heures. Nous sommes loin des objectifs de l'ONUSIDA qui vise à en finir avec l'épidémie du VIH pour 2030. Et 2030, c'est demain!

Le désintérêt et le désengagement des pouvoirs publics tant sur le plan fédéral que provincial sont alarmants. Une réduction d'investissement dans la lutte contre la propagation du VIH est un risque pour la santé publique alors que nous n'en avons pas terminé avec cette épidémie qui perdure et qui finit par être banalisée, voire ignorée.

Le VIH touche tous les milieux et toutes les communautés. Il s'agit d'un réel enjeu de santé publique puisque NON, nous ne guérissons pas du VIH comme nous continuons trop souvent de l'entendre, mais il y a des moyens pour réduire les risques de transmission.

Depuis 1988, le 1^{er} décembre est une date importante dans le domaine du VIH (virus de l'immunodéficience humaine). C'est la journée mondiale de lutte contre le sida, décrétée par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et approuvée par l'Assemblée générale des Nations Unies. À cette date, nous marquons notre volonté d'en finir avec le VIH, mais nous honorons aussi les personnes vivant avec le virus et nous commémorons les personnes décédées du sida (syndrome d'immunodéficience acquis).

Des solutions

Il existe pourtant des solutions qui ne sont pas si extravagantes que ça. Puisque de trop nombreuses personnes vivent actuellement avec le VIH sans le savoir, ce qui est un risque considérable de propagation, organisons une campagne de dépistage massif comme cela a pu être mis en place pour d'autres épidémies. Si chaque personne vivant avec le VIH est dépistée rapidement et a aussitôt accès à la médication, la transmission du VIH serait amenée à diminuer progressivement puisque l'on sait qu'à partir de trois mois de traitement régulier environ, la personne contaminée devient indétectable. Ce qui veut dire qu'elle ne transmet plus le VIH bien qu'elle reste infectée toute sa vie par la maladie.

En prenant son traitement quotidiennement, le VIH est contrôlé et non transmis. Comme nous le répétons au quotidien, «I=I», c'est-à-dire que les personnes indétectables (contaminées par le VIH mais avec un faible taux du virus dans le corps) sont intransmissibles (elles ne transmettent plus le VIH puisque celui-ci est contrôlé par la médication).

Pour résumer, un dépistage massif et régulier ainsi qu'une campagne de prévention efficace auprès des jeunes, mais aussi destinée à toute la population permettraient de freiner l'expansion du VIH dans notre société.

Restons mobilisés face au VIH et soucions-nous de cette maladie qui demeure!

Sans attendre une décision politique, agissons tous ensemble! Faisons-nous dépister régulièrement tout comme nous faisons une visite de routine chez le dentiste ou n'importe quel autre professionnel de santé.

Le VIH est l'affaire de tous, pas uniquement celle des personnes qui ont rencontré ce virus sans le vouloir. ■

Par Jo Redwitch
Camelot métro Rosemont



Vivre et laisser vivre

«Je ne veux pas mourir à l'hôpital», me dit-il avec une très grande difficulté à respirer, crachant ses poumons à en fendre l'âme. Il n'y a rien à faire, sa décision est prise. L'homme de 90 ans est très têtu et ne fait pas confiance au système de santé. Il a bien ses raisons. Pourquoi cette peur viscérale des hôpitaux?

De mon côté, je veux l'aider. Lui, il m'a beaucoup encouragée à arrêter de boire en 2010. Je serai donc discrète sur son identité. Pour les besoins de la cause, on l'appellera Monsieur D.

Modèle 1932

M. D, c'est un homme de son époque, un modèle 1932, qui souffre en silence et qui n'accepte l'aide de personne. C'était au début octobre, mon vieil ami n'allait pas bien du tout. Il a donc accepté d'aller rencontrer mon ORL, en clinique.

Par chance, j'ai une spécialiste qui me suis depuis longtemps. Elle a accepté de le voir en urgence, la journée même, lorsque je lui ai parlé de ses difficultés à respirer et de ses crachats jaunâtres. Elle nous a dit que ce n'était pas la gorge le problème et nous a plutôt référés à un pneumologue. Voyant la date du rendez-vous, assez éloignée, j'essaie de trouver un moyen pour qu'on l'aide plus rapidement. J'ai quand même réussi à le faire voir par ma généraliste, qui lui a fait passer une radiographie en clinique. Pas à l'hôpital, parce qu'il a une peur bleue des hôpitaux.

Anti-médication

D'heure en heure, on réussit à discuter un peu, même si ça lui prend tout son petit change pour me dire quelques phrases. Parler et respirer en même temps lui demandent un effort colossal.

Il en vient aux confidences en m'avouant ses craintes face aux médicaments. Il a peur qu'en entrant à l'hôpital, on lui administre de la morphine et qu'il meurt, comme ceux qui ont succombé à la COVID-19. Il dit: «Je n'ai pas de famille pour veiller sur moi, mon fils ne me parle plus, je sais ce qui se passe dans ce temps-là...». Au vue de son âge, il a peur que le système médical ne lui porte pas l'attention qu'il mérite et qu'on l'aide à mourir plus rapidement.

Il ajoute qu'il ne veut pas se sentir gelé car pour lui, les sédatifs, les anti-douleurs et autres pilules sont des drogues légales, lui qui ne consomme plus depuis longtemps. Il s'emporte rapidement quand on parle de médicaments qui pourraient affecter sa capacité à prendre des décisions. Il me répète qu'il est sobre et compte le rester jusqu'à ce que Dieu décide que son heure est venue.

Les antécédents criminels

Il y a aussi son passé. Accusé à tort d'un crime grave à l'âge de 17 ans, il a une amertume contre tous les systèmes gouvernementaux. Il affirme que la justice lui a causé un genre de traumatisme à l'époque. Son père avait des relations politiques ainsi qu'un excellent avocat. On l'avait mis en détention jusqu'au procès. Dans ces années-là, il arrivait que certaines affaires soient étouffées, dit-il, et que les présumés criminels puissent être abattus sous prétexte d'avoir tenté de s'échapper.

Heureusement, la défense a fini par démontrer hors de tout doute qu'il n'était pas sur les lieux du crime au moment des faits. Il s'en est tiré indemne, mais amer face au système de justice. Depuis, il est resté muet sur son passé. Ce n'est que jusqu'à sa mort imminente qu'il a commencé à se dévoiler à moi.

«Un inventaire moral et minutieux de soi-même doit être fait lorsqu'on est prêt à affronter les démons du passé, mais surtout, il est primordial de le faire avant de mourir si on veut partir en paix.»

- Monsieur D

Dernières volontés

Pour ma part, je dois appliquer ce qu'il m'a transmis: «Vivre et laisser vivre». Je lui dois le respect, car il est comme un père, un modèle de résilience pour moi. Je l'ai connu en 2010 alors que je rechutais dans l'alcool tous les mois. Il m'a amené doucement vers une certaine spiritualité et je me sens remplie de gratitude envers lui aujourd'hui.

Le généraliste a conclu à une pneumonie. Il lui a prescrit des pompes et des antibiotiques. Il a finalement accepté de prendre des médicaments après trois jours de négociations. Il prend du mieux, mais n'est pas sorti du bois et refuse toujours d'aller à l'hôpital.

C'est son choix. Il mourra donc chez lui sans tube dans la gorge, sans oxygène. Je respecte sa décision. Avec ces années de sobriété passées à ses côtés, j'ai compris que les dernières volontés sont importantes – de son vivant et non après sa mort. ■

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

À quel âge avez-vous commencé à travailler ?

Dans la tête
des camelots

Menus travaux et gardiennage

Enfant, je faisais du gardiennage ou de la vaisselle chez les voisines. Je devais avoir 14 ans. Elles m'engageaient pour ça. Je me sentais acceptée. Parce qu'avec mes parents, ce n'était pas facile. Ça me permettait d'oublier et de me faire aimer ailleurs, en plus de me sentir utile.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / PAPINEAU

Travail saisonnier

J'ai commencé à travailler pour récolter des légumes à 14 ans. Je préparais aussi les rangs de semis, j'enlevais les roches... Je faisais ça l'été, et le reste de l'année, j'allais à l'école. C'était l'un de gagner de l'argent de poche. Ma mère me disait : si tu veux te payer des choses, va travailler.

MARIO ST-DENIS

CAMELOT MÉTRO MCGILL

Les récoltes

J'ai commencé à travailler à 13 ans. Je cueillais des fraises dans les champs. Mon grand-père avait une ferme, alors je l'aidais l'été. J'allais brosser les chevaux... c'était plus de l'apprentissage qu'un travail. Un peu avant 15 ans, je faisais de menus travaux avant ou après l'école pour le voisinage. À 15 ans, je travaillais au McDo. Il y a des jours, j'étais fatigué. Ce n'était pas évident, mais j'ai réussi à me ramasser de l'argent jeune pour en mettre de côté.

NICOLAS LECLERC

CAMELOT MÉTRO VIAU

Pour aider ma mère

J'ai commencé à travailler comme opératrice de machines pour une entreprise de beignes à 14 ans. Je gagnais 1,44 \$ de l'heure. Je restais avec ma mère, alors c'était suffisant. J'ai arrêté l'école après mon secondaire 5. Si j'avais pu faire autrement, j'aurais continué les études pour avoir un bon diplôme, mais ma mère n'avait pas d'argent, alors j'ai dû lâcher l'école pour l'aider.

DIANE GARIÉPY

CAMELOT MÉTRO PLACE SAINT-HENRI

Travail de nuit

À 15 ou 16 ans, je travaillais dans une usine de plastique qui faisait des LEGO pour les enfants. J'étais capable de gérer toutes les machines. C'était un travail de nuit en dehors des périodes scolaires. Je voulais faire de l'argent. Ma mère me disait qu'il fallait que j'apprenne à travailler. Mais c'est plutôt moi qui le voulais. Je pense qu'on peut aller à l'école et travailler, tant qu'on est capable de bien faire les deux.

PASCAL ST-LOUIS

CAMELOT D'IBERVILLE ET ROSEMONT

Travailler en famille

J'avais environ 18 ans quand j'ai commencé à travailler dans une scierie comme gardien de sécurité. C'était entre le cégep et l'université. Je faisais 10 à 12 heures chaque jour, sur trois jours. Sinon, enfant et ado, j'aidais mon père au jardin et dans le champ de patates. On vivait en Abitibi, très isolé. Alors il n'y avait pas de job juste à côté...

SIOU

CAMELOT MONT-ROYAL / BORDEAUX

Camelot quatre saisons

À 12 ans, j'étais camelot pour le journal *La Presse*. C'était cinq jours par semaine entre 16 h 30 et 17 h 30, après l'école. Je faisais ça toute l'année. J'aimais ça, je faisais de l'argent de poche. Ça m'a permis de m'acheter mon premier vélo. Je faisais aussi de la livraison auprès des personnes qui habitaient à côté de chez moi.

PIERRE FOURNIER

CAMELOT DE LANAUDIÈRE / LAURIER

STÉPHANE ROUSSEAU



RUPTURE DE TON



Famille royale

«J'étais ému, j'avais la frousse, j'étais installé dans mon lit et je trouvais ça surréaliste.» C'est ainsi que s'est senti Stéphane Rousseau la première fois qu'il a tenu entre ses mains son livre autobiographique: *Famille royale*. Rencontré dans un bâtiment du centre-ville qui héberge KO Éditions, l'auteur, humoriste et artiste multidisciplinaire, discute de son écriture et partage sans filtre sa vulnérabilité, autour de sa carrière, de son autobiographie et de ce qui remplit sa vie.

— Karine Bénézet, journaliste responsable de la formation

© PHOTOS KARINE BÉNÉZET



© JULIE PERREAU

« J'aime me réinventer et vivre des premières »,

lance Stéphane Rousseau. C'est réussi! Avec *Famille royale*, l'humoriste touche à une matière qu'il n'avait jamais caressée avant: l'écriture d'un livre. À 56 ans, c'est par l'autobiographie que le désormais auteur commence. « Ce n'était pas l'inconnu parce que j'ai quand même écrit six spectacles de scène. Mais là, c'était plus complexe qu'une quarantaine de pages à rédiger. » Et pour celui qui se dit loin d'être un grand littéraire, il y avait quelque chose de vertigineux à apprivoiser de cet exercice.



Du stand-up à lire

Le projet mûrait depuis longtemps dans l'esprit de l'humoriste. Plus encore, c'était imprimé sur sa « bucket list ».

Tout a commencé en racontant des bouts d'histoires à des amis qui étaient flabbergastés tellement ça semblait fou. Alors je me suis dit, pourquoi ne pas les partager.

Et sans trop savoir par où commencer, c'est à la manière d'un faiseur de rires qu'il décide de tourner son autobiographie. Une sorte de stand-up à lire; une série de bribes de vie plus cocasses les unes que les autres dont on ne sait jamais s'il faut s'en esclaffer (bien qu'il soit difficile de s'en empêcher) ou s'il faut plaindre ce petit garçon qu'il était, héros et victime de cette histoire. À travers le choix des mots, le rythme et une syntaxe imparfaite, l'auteur voulait « surprendre ». C'est chose faite. De toute façon, « Je ne savais pas comment écrire autrement », ajoute-t-il.

Le 20%

Lorsque Stéphane Rousseau a envoyé, fébrile, son manuscrit à son editrice, il a dû avaler sa déception: « Elle m'a dit: "OK Stéphane, c'est léger, c'est l'un" et... elle a raccroché. » L'auteur s'attendait à bien plus. Il faut dire que de prime abord, c'est l'effet que suggère 80% du récit: léger, anecdotique, sans trop d'implication émotionnelle, presque écrit comme si l'on regardait de loin le périple parfois tragique d'un « petit cul ».

Puis, il y a le 20% restant: « Mon editrice m'a rappelé le lendemain, raconte l'auteur, et m'a dit: "Stéphane, je n'avais pas terminé de lire. Là, j'ai pogné de quoi, tu t'ouvres vraiment". »

Ce fameux 20%, c'est l'histoire de son fils, de sa relation père-fils, d'une naissance plus que douloureuse, houleuse et pleine d'incertitudes que le couple de jeunes parents a vécue de plein fouet sans y être préparé. C'est à ce moment-là du récit, que l'auteur change de ton et s'implique franchement. « Je ne me suis pas aperçu de ça pendant que j'écrivais. Et quand mon editrice m'a partagé ses impressions, j'ai compris comment raconter une histoire. J'aurais pu décider de tout reprendre du début, mais je trouvais qu'il y avait une sorte d'évolution naturelle dans tout ça. »

Comme il le dit, s'il décidait de s'épanouir à travers une deuxième sortie littéraire, ce serait peut-être sur un ton plus lyrique et vulnérable, dans lequel il laisserait ruisseler ses émotions. Une évolution autodidacte, à l'image de sa carrière.



Complexé plus qu'imposteur

Dans aucune de ses disciplines, Stéphane Rousseau ne s'est formé par l'école. Il est un pur produit de ses essais-erreurs. Et il n'a jamais hésité à essayer de nouvelles choses, quitte à débouler des pentes quelques fois abruptes. « J'ai passé mon temps à m'enfarger et à tomber. Je boitais parfois et d'autres fois j'étais bien amoché. Mais c'est le fun de se voir remonter la pente. »

C'est ainsi qu'il s'est construit, qu'il a gagné en « confiance » et en « profondeur », même dans ce qu'il connaît depuis sa plus tendre enfance, la scène et l'humour. « Au début, j'allais chercher le rire des gens avec le rythme, la musicalité des mots, mais dans le fond, il n'y avait pas grand-chose d'autre. » Pour autant, il ne s'est jamais senti imposteur – même à côté de ses pairs diplômés – mais plutôt complexé.

« Vraiment complexé », confirme-t-il. Celui qui se « peau-fine avec le temps » a toujours été « gêné et timide ». Ce qui ne l'a pas empêché de briller dans des bars du Québec, auprès de Mario Pérusse, aux cafés-théâtres belges, en passant par les mythiques scènes que sont le Bataclan et l'Olympia en France.

Prendre son trou

C'est d'ailleurs de son expérience de l'Hexagone dans les années 2000 qu'il retient le plus de situations gênantes et ardues à surmonter. Des complexes qui ne sont pas sans rappeler ceux d'une époque où se sentir diminué face au « français de France » était inscrit dans l'ADN culturel québécois. Au point de se faire tout petit parfois.

« En France, je parlais avec le concierge de l'immeuble et je le trouvais plus cultivé que moi. C'était confrontant, ce qui fait que tu te caches. On me disait de dire que l'anglais était ma première langue pour excuser mes fautes de français, intolérables semblait-il. À la radio, pareil; mon patron me disait: "ne parles jamais avec ta voix, ne fais que des personnages". Alors à force, tu prends ton trou. »

Heureusement, Stéphane Rousseau a toujours son double avec lui, son « petit gamin intérieur », comme il l'appelle, paré à prendre la place du Stéphane adulte. « Il est très près de moi, au fond de ma pupille et m'accompagne. Il s'est souvent présenté à ma place dans des moments de stress. C'est probablement lui qui a écrit les trois quarts du livre d'ailleurs, et moi, la fin. »





Des armes à tout épreuve

Pour l'auteur, l'humour est son gagne-pain et certainement l'une de ses meilleures armes. Une arme contre le stress, la gêne, l'intensité des émotions, dont Stéphane Rousseau a usé à bien des moments, en France notamment, pour se fondre auprès des Nicolas Bedos de ce monde et autres gros bonnets du milieu de l'humour. «*Je savais que je n'étais pas de taille à rivaliser avec ces gars-là, mais une bonne blague bien placée au bon moment, ça t'ouvre des portes.*»

C'est aussi ce qui ressort de son entrevue à l'émission *Tout le monde en parle* du 16 octobre dernier, lorsque questionné sur le manque d'articulation de son personnage dans la série *Stat* dans laquelle il joue un préposé aux bénéficiaires, l'humoriste a répliqué du tac au tac: «*On a réglé ça! On va me sous-titrer l'année prochaine*». Fin du malaise.

Stéphane Rousseau n'a par ailleurs pas que l'humour comme moyen de s'extraire des maux du quotidien. Dans son autobiographie, on peut le lire: dessiner est «*une échappatoire*», une manière de «*fuir le monde*».

Évacuer la vraie vie

Sur la page web de l'humoriste sont numérisées des toiles et œuvres visuelles imprégnées de surréalisme. Dans des tonalités de gris parfois bleuté, de noir et d'ocre, l'artiste s'évade. C'est par sa main qu'il se laisse guider dans des représentations détaillées aux subtilités parfois répétées: «*Il y a souvent des images qui reviennent, constate-t-il à chaque fois. Un petit portrait de ma sœur, difficilement décelable. Toujours un peu de sexe, de maladie... Il y a forcément une raison à ça. Ça doit me libérer de ce qui me trotte tout le temps en tête.*»

Étant donné les épicentres de *Famille royale*: le cancer de sa mère, puis de son père, celui de sa sœur, et les rocambolesques «*frasques*» sexuelles vécues et vues au camp de nudiste où l'auteur a passé une bonne partie de son enfance, rien d'étonnant à voir ces thèmes hanter ses créations.

Mais pendant qu'il s'épanche sur papier ou sur son iPad, il est dans une bulle. «*C'est une libération totale, lance-t-il. Je ne dirais pas que ça me permet d'arrêter de souffrir, mais de faire abstraction de la vraie vie, oui.*» Une sorte de soupape, qualifie-t-il, qui l'a aidé à traverser les périodes difficiles de sa vie.

La liberté, c'est la chose la plus belle, la plus vivifiante et intéressante pour créer.

- Stéphane Rousseau



Au delà du dessin, la dépendance

S'il s'est calmé aujourd'hui, il fut une époque où l'artiste pouvait peindre jusqu'à 15 heures en ligne. Ce haut niveau de concentration qui peut être perçu comme une belle performance de l'extérieur, n'en était pas moins pénible à vivre de l'intérieur, pour son entourage. «*Ça a été un problème dans mes relations de couple. Je me suis quasiment séparé à cause de ça. Mes conjointes me demandaient toujours: "t'es pas là, t'es où?"*»

Le dessin reste quotidien aujourd'hui encore, mais sa raison d'être est passée de la «*dépendance hypnotique*» à une pratique... toujours hypnotique, mais plus sereine. «*On dirait que je suis libéré de certaines choses*», affirme-t-il.

Riche ou pauvre?

L'enfance de Stéphane Rousseau n'a été marquée ni par la richesse ni par la pauvreté. Il était le cadet d'une famille d'ouvriers, installée à LaSalle. Rien de moins ordinaire à l'époque. Son père travaillait dur, comme bon nombre de parents, pour offrir une vie sans manque à ses enfants, Stéphane et sa sœur.

Mais sans surprise, «*Entre être riche ou pauvre [il] choisit la richesse*». Pour avoir testé cette deuxième option, il sait cependant que l'argent ne fait pas le bonheur, bien qu'il y contribue. C'est ainsi qu'il s'est décidé à vendre la luxueuse maison dans laquelle il s'était construit une vie tellement parfaite qu'elle en était devenue superficielle et dénuée de sens. «*Vendre ma maison, c'est la meilleure chose que j'ai faite. Tout s'est mis à bien fonctionner quand j'ai quitté ce mode de vie au-dessus de mes moyens, oppressant et qui m'empêchait d'être libre. Alors que la liberté, c'est la chose la plus belle, la plus vivifiante et intéressante pour créer.*»

Moi aussi, je t'aime

Stéphane Rousseau a toujours été discret sur sa famille. Et pour plusieurs raisons. La principale étant que la mère de son fils en a fait la demande. Il a donc tout simplement respecté cette volonté.

Mais il était difficile de ne pas en parler, sachant que l'intensité de son écriture qui se retrouve dans les quelques chapitres finaux de son livre, aborde sa famille royale d'aujourd'hui, dont son fils de 13 ans est la pièce maîtresse. «*Un garçon de peu de mots*», décrit l'auteur, qui venait d'achever la lecture du livre de son père, la veille de l'entrevue.

«*Mon fils a entamé le livre jeudi et l'a terminé lundi, dans la bagnole, en direction de chez sa mère, alors que je le ramenaient de la campagne. Il a fini sa lecture à quelques rues de chez elle. Dans le rétroviseur, je le voyais. Je me demandais comment il allait réagir. Parce qu'il n'a pas demandé à ce qu'on raconte son histoire non plus. Mais il ne disait pas un mot. Il lisait. Puis, il a fermé le livre et m'a dit après un bref instant: "Moi aussi je t'aime."*»

C'est un Stéphane Rousseau très ému qui s'est alors dévoilé à ce moment précis de l'entrevue. De la même manière qu'à travers les fameux 20 % de son récit qui ne peuvent laisser indifférent. ■

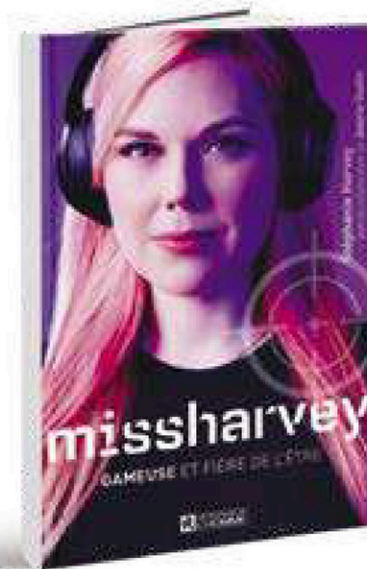


Mieux vaut en lire!

SUGGESTIONS
DE LECTURE

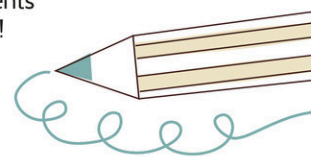


par **Karine Bénézet**
Journaliste, responsable de formation



Missharvey: Gameuse et fière de l'être
Stéphane Harvey et Joanie Godin
Les Éditions de l'Homme, 2022, 232 pages

« *Trouve-toi donc une vraie job!* » Cette phrase assassine, Stéphanie Harvey l'a entendue quantité de fois. Pourtant, la Québécoise est une véritable rock star pour les *gamers*. Quintuple championne de Coupe du monde du jeu vidéo Counter-Strike, elle a défoncé tous les plafonds de verre de sa profession, traditionnellement masculine. Découvrez le parcours épatant de Stéphanie Harvey, de ses balbutiements dans le sport électronique à son engagement pour la cybercitoyenneté!



Famille royale

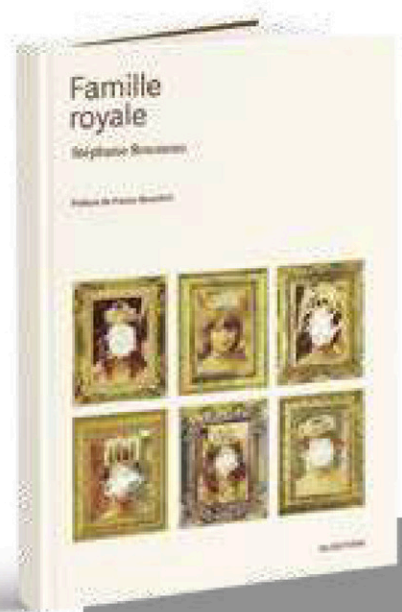
Famille royale, ou l'histoire d'un petit garçon dont la vie est marquée par le deuil et la maladie, des personnages hauts en couleur, l'extravagance sexuelle, et par une famille qui, malgré ses dysfonctionnements, n'en reste pas moins aimante et majestueuse. Le petit garçon deviendra ado, jeune homme, puis homme. Il apprendra de ses erreurs, se servira d'elles pour rebondir sur le chemin qui le mènera à ce qu'on connaît aujourd'hui de lui: un humoriste reconnu.

Famille royale c'est aussi un rythme. Celui d'une lecture qui saute d'une anecdote à l'autre, du rire franc au rire jaune, de phrases punchés en phrases punchés, sur 264 pages. Un rythme essoufflant par moment, jusqu'à ce qu'une cocasse anecdote sur fond de tragédie vienne relancer la machine à intérêt.

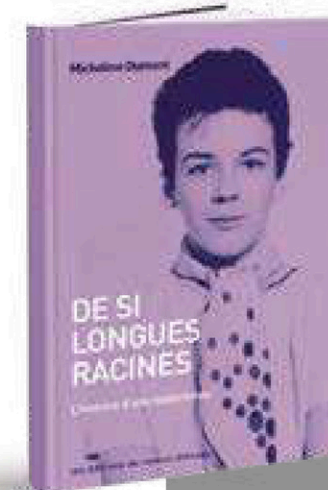
Puis, arrive la 221^e page. Celle qui annonce une rupture de ton drastique. Comme un tome 2 de la vie de l'auteur, mais greffé au premier tel un cahier détachable, parce que trop court pour être publié à part.

Love is in the air est le nom du chapitre qui rompt le ton. De là s'enchaîne l'histoire (et non plus les anecdotes) d'une part de la vie de l'auteur au plus proche de ses émotions. L'histoire de son fils, de sa naissance, et de l'amour qu'il lui porte. Jusqu'à la fin de l'épilogue, on plonge dans un tout autre récit, dans les émotions de Stéphane Rousseau, vraiment à nu. Une fin touchante et intense.

Dans la préface du livre, signée par France Beaudoin, journaliste, animatrice télévisuelle pour Radio-Canada, et amie de Stéphane Rousseau, on peut y lire: «*Depuis toujours je te trouve charmant, drôle, brillant, talentueux, mais je l'avoue, tout aussi insaisissable*». C'est vrai que le talent ne manque pas à l'artiste, humoriste, acteur, animateur, peintre et auteur. Mais pour ce qui est de le saisir, il faudra peut-être attendre un prochain projet littéraire moins influencé par l'écriture humoristique.

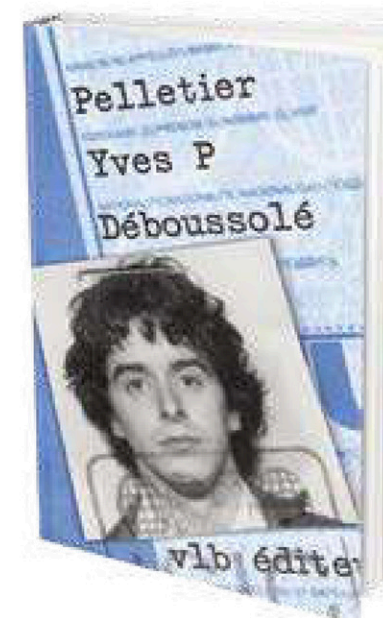


Famille Royale
Stéphane Rousseau
KO Éditions, 2022, 264 pages



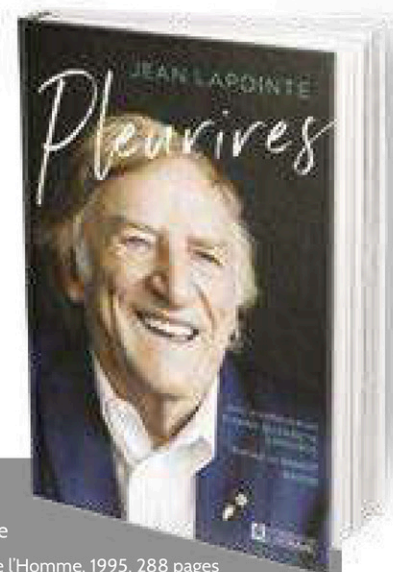
« *Les femmes doivent crier: leur cri est un cri de vie.* » C'est à ce puissant constat que l'historienne Micheline Dumont parvient à l'âge de 40 ans. Si l'on connaît Dumont pour son engagement dans le mouvement féministe québécois, on la découvre sous un autre jour dans *De si longues racines*, où elle retrace ses années de jeunesse. Quel était le quotidien de cette aînée d'une famille de six filles, passionnée par la lecture, l'écriture, le théâtre et le cinéma? À quel destin pouvait-elle aspirer dans le Québec des années 1930 et 1950? De la petite école jusqu'au couvent, Dumont brosse le portrait d'une éducation religieuse stricte, certes, mais tout de même stimulante.

De si longues racines
Micheline Dumont
Les Éditions du Remue Ménage, 2022, 272 pages



Déboussolé
Yves P. Pelletier
Vlb Éditeur, 2022, 232 pages

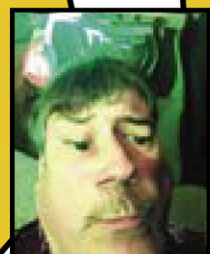
Laval, avril 1981. Dans sa chambre d'ado attardé, un jeune homme aux allures de lévrier afghan remplit son gros sac à dos beige. Il s'apprête à partir à la découverte du monde. Éveil des sens, aspirations bédéistiques et cinématographiques, débuts de Rock et Belles Oreilles, vie de tournée, mésaventures amoureuses, rencontres, deuils, grandes amitiés... Dans un récit sensible et drôle, Yves P. Pelletier, voyageur invétéré, met sa jeunesse à plat et son âme à nu.



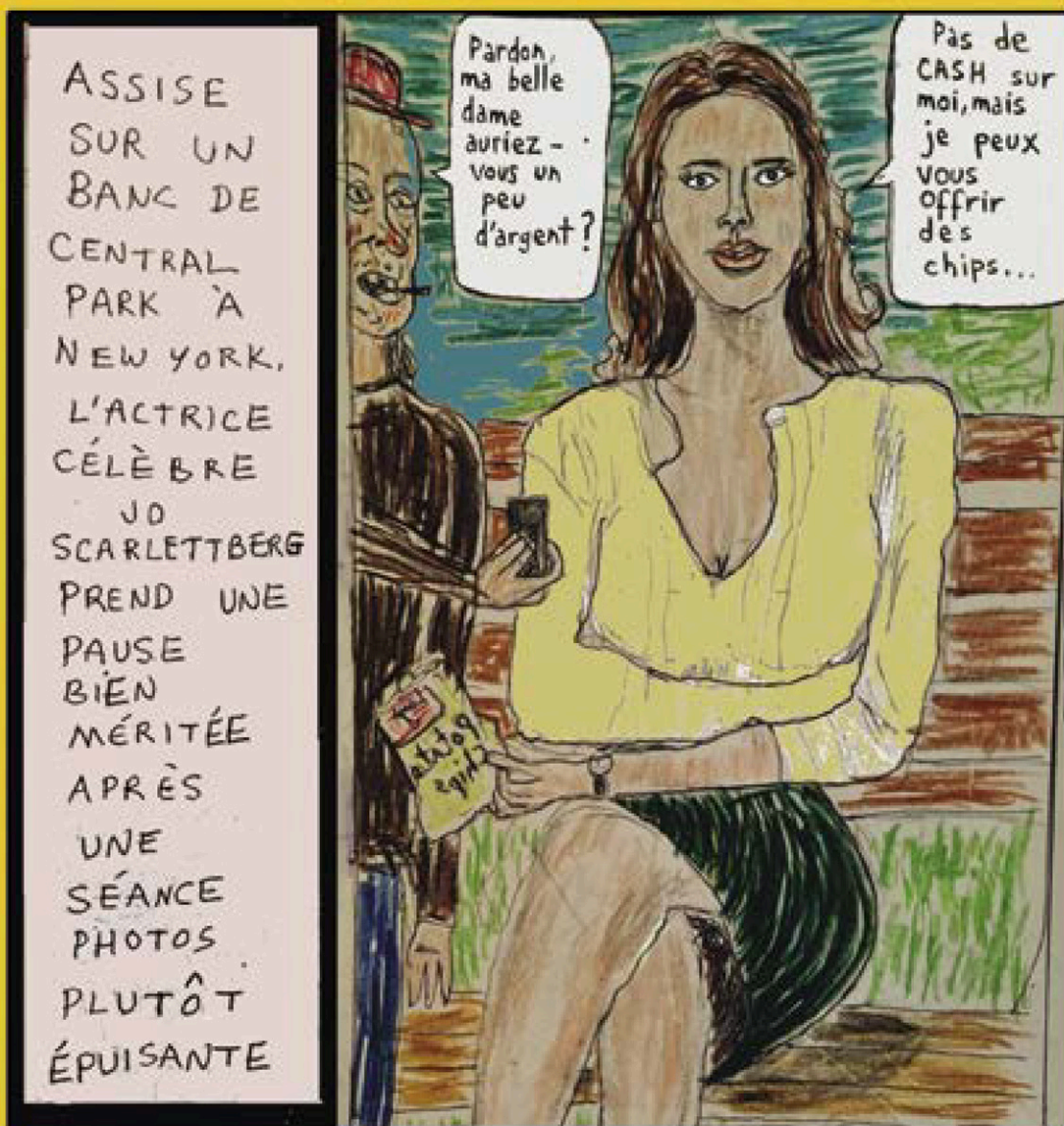
Pleurires
Jean Lapointe
Les Éditions de l'Homme, 1995, 288 pages

Jean Lapointe a laissé sa marque sur la scène culturelle québécoise de mille et une façons pendant plus d'un demi-siècle. Né en 1935 à Price, dans le Bas-Saint-Laurent, ce caméléon a toujours su émouvoir par sa simplicité et son authenticité. Des personnages bon enfant issus des sketches des Jérolas aux rôles dramatiques puissants qu'il a interprétés au petit et au grand écran, son talent a transcendé les genres et le temps. Il reprend aujourd'hui la plume et revient, dans cette deuxième édition largement augmentée de son autobiographie, sur les événements qui l'ont amené à explorer le registre sans fin des émotions humaines.





Par Namron
Camelot PJC boul. Monk / Pharmaprix Outremont
normartmusic@yahoo.ca



C'EST ENCORE DROLE

CHRONIQUE HUMOUR



Antoine Durocher
Humoriste

Comme un concours de hot-dog

«As-tu visionné la dernière série sur Netflix?» «Le but de Caufield au dernier match?» «Je t'ai envoyé un courriel la semaine dernière, toujours pas de réponse.» «Wow, comme dans la vidéo sur Tik Tok! TU L'AS PAS VUE ???»

Des phrases qui se retrouvent sur une base quotidienne dans ma boîte de courriels, en textos ou dans mes DM's. Comment dire; non, c'est irréaliste de tout voir. C'est mathématiquement impossible. On partage tous diverses passions, différents intérêts et les plateformes numériques nous apportent cette dose rafraîchissante de divertissement. Quand est-il de notre bien-être? Est-ce que ça nous convient de naviguer constamment dans une mare de sollicitations digitales au péril de notre santé mentale?

Nous sommes passés en 10 ans de: «Ben voyons donc, t'es pas sur Instagram?» à «T'as pas visionné l'entièreté des neuf saisons d'une série télévisée coréenne qui est sortie y'a deux semaines?» Cette quasi-obsession à consommer le contenu le plus récent me titille un peu. Je sais pertinemment que je ne suis pas le seul dans cette situation. La pression constante de me gaver d'informations qui sont censées me divertir représente à mes yeux une sorte de concours de mangeur de hot-dog. Qui s'envoie le plus de Netflix? Qui sera capable d'écouter les milliers de podcasts et de m'en faire le résumé? Au-delà de la variable du temps, cette méthode de consommation frénétique ne cadre pas avec mon mode de vie. Elle valide seulement la rapidité à laquelle nous devons vivre.

Terrible d'imaginer que les anxieux et anxieuses de performance se ruent sur ces plateformes afin de faire redescendre le stress. Éteindre un feu pour en allumer un autre. C'est ça la surcharge cognitive. T'es brûlé? Mets ton cell sur le mode avion, ouvre Netflix. Ferme tes notifications, réponds à tes courriels. Lâche Warzone, ton youtubeur favori vient d'ajouter une vidéo. On veut tout lire, tout savoir, tout voir, tout entendre le plus rapidement possible. Seul petit hic. Il n'y a encore que 24 heures dans une journée.

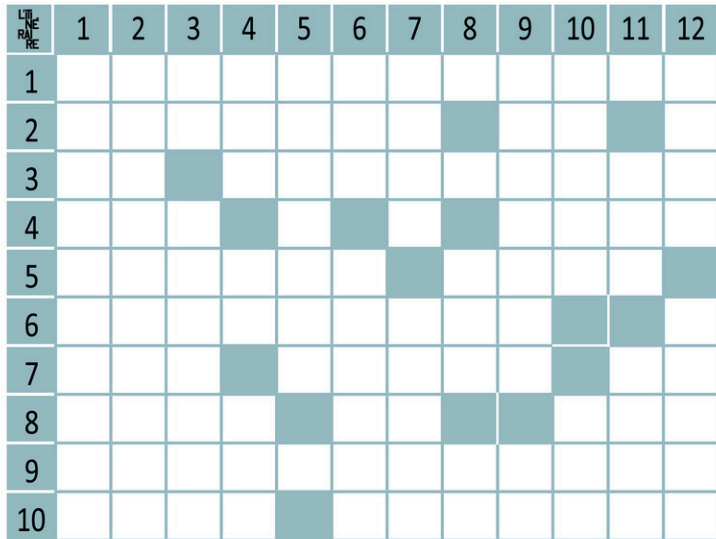
Ajoutons à cela la pression de publier un cliché montrant notre incommensurable joie de cueillir une pomme dans un verger, d'une visite estivale à Baie-Saint-Paul, d'une nouvelle acquisition matérielle et on s'impose nous-mêmes cette gratification instantanée. L'éphémère sentiment d'appartenance justifié à grands coups de mentions j'aime et de filtres adoucissants.

En réalité, ce ne sont pas toutes les tendances qui résonnent avec nos intérêts. Personnellement, le *paddleboard* me laisse indifférent et je vis très bien avec ma réticence. Pourquoi alors, ce sentiment de culpabilité lorsqu'on n'adhère pas aux derniers *trends* numériques? Le Tik Tok viral d'un homme qui boit du jus de canneberges en faisant du *longboard* sur du Fleetwood Mac, c'est bien, mais ma mémoire est saturée de ce genre de souvenir inutile.

On a standardisé la consommation rapide des arts en les forçant à s'adapter aux nouvelles technologies. On veut rire, s'informer, voir du beau, mais le plus facilement possible. Notre écran de téléphone est devenu notre principale vitrine artistique. Les faits et gestes du quotidien se sont centralisés au bout de nos doigts. En s'acclimatant à cette formule fast-food, on s'expose grandement à l'insatisfaction. En création, ces attentes démesurées riment rarement avec qualité. N'oublions pas que ce sont plus de 400 heures de vidéos qui sont téléchargées sur YouTube chaque minute! Disons que je doute de la pertinence de certaines de ces minutes irrécupérables.

Le numérique renferme plus d'informations que nous pouvons en intégrer. Un monde en soi. À nous de faire le tri. Un peu comme les voyages, je sais que je n'ai pas besoin d'aller à Dubaï pour savoir que ce n'est pas pour moi. J'irais 23 fois dans le Bas-Saint-Laurent avant de passer une journée sur une île artificielle en forme de palmier. Une 137^e écoute du *Dîner de cons* avant quatre secondes sur Tik Tok à visionner un jeune de 14 ans danser de façon malhabile au rythme insupportable d'une chanson pop. Bref, ce sont des choix. On choisit de partitionner notre temps à notre guise. Rappelons-nous qu'au départ, ces plateformes et applications sont cotées en bourse grâce à l'implication des utilisateurs.

En attendant, prenons le temps de faire le ménage dans nos priorités. Supprimons certaines habitudes nocives et anxiogènes développées depuis la signature de notre premier contrat de cellulaire. Prenons une pause, il fait probablement beau dehors. ■



joseecardinala1@yahoo.ca
JOSÉE CARDINAL
 DISTRIBUTRICE

HORizontalement

- Conformité avec une doctrine d'apôtres.
- Utricule. - Radon.
- Cube. - Tressaille.
- Arbres. - Contestes.
- Amarrer. - Filet.
- Reptile fossile.
- Prénom masculin. - Abattait. - Cinq cent un.
- Marcheras. - Tour. - Atome.
- Propre au tissu couvrant un corps animal.
- Âges. - Effectue.

VERTICALEMENT

- Qualité de ce qui est perceptible par l'oreille.
- Avoir les caractères d'une chose à venir.
- Dialecte. - Application d'une imitation de marbre.
- Manche. - Tantale. - Appris.
- Gauchissent.
- Ollé - Fixer l'itinéraire d'un navire.
- Trompe. - Tranche.
- Souverain. - À toi.
- Bravent. - Alu.
- Sa langue est l'inuktitut. - Trois.
- Règles. - Roupilles.
- Saisons. - Rongée.

SOLUTIONS - 1^{er} novembre 2022

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
J	U	R	A	S	S	I	E	N	N	E	S
A	S	E	P	T	I	S	A	I	E	N	T
R	U	A	I	E	S	U	S	L	E		
D	R		D	S	U			S	I	R	
I	P	S	E	I	T	E		C	A	S	E
N	A			L	E	S	S	I	V	E	Z
I	T	E	M		R		A	B	E	R	
E	I	R	E	A	F	F	L	U	A	S	
R	O	S		M	I	G	R	E	R		O
E	N	E	M	A	S		E	S	S	E	S

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette image ? Bonne chance !

© MITSUKE : FERRY ON THE TENRYŪ RIVER



**AIMER
DONNER**
 itineraire.ca/faire-un-don
 f t i l n

Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

			6			7	1	
5								8
2		9			5		3	
8		2	4		9	3		6
6			2			8		9
	3	5	7		8			1
7					6	5		3
1							4	2
	9					1		7

Solutions dans le prochain numéro

publicite@itinaire.ca



- ▶ Déposez du papier journal ou du papier brun dans le fond du bac de comptoir pour absorber le surplus de liquide et réduire les odeurs.
- ▶ Emballez les aliments délicats (viande et poisson) en petites quantités avec du papier et nettoyez régulièrement le bac de comptoir avec du savon.
- ▶ Pour limiter les odeurs, saupoudrez un peu de bicarbonate de soude ou déposez une briquette de charbon de bois dans le bac.
- ▶ Entrez une partie (viande, produits laitiers) ou la totalité de votre compost au congélateur pour éviter les odeurs et les insectes.
- ▶ Si vous le préférez, vous pouvez utiliser des sacs en papier ou des sacs en plastique compostables certifiés par le Bureau de normalisation du Québec (BNQ). Vous pouvez faire un baluchon avec du papier journal ou du papier brun. Dans tous les cas, évitez d'y jeter des liquides.
- ▶ Si des odeurs persistent, rincez le bac brun avec une solution de vinaigre et d'eau. En tout temps, évitez de le laisser au soleil.
- ▶ Fermez toujours le couvercle de votre bac.
- ▶ Pour éloigner les mouches à fruits, coupez un bouchon de liège dans le sens de la longueur et déposez-le sur le couvercle du bac de comptoir.
- ▶ Si vous le laissez dehors, pour éloigner les écureuils, enduisez le couvercle de votre bac d'un onguent contre la toux (en vente libre dans les pharmacies et les supermarchés).
- ▶ Déposez dans votre bac de comptoir les résidus alimentaires générés par la préparation des repas, les restes de table, et les papiers et cartons souillés.
- ▶ Rangez votre bac sur le comptoir, sous l'évier, au réfrigérateur ou au congélateur.

QUOI METTRE DANS SON BAC

- The image displays 12 illustrations of different types of waste, organized into three rows of four. The top row features food scraps: vegetables (broccoli, carrot, onion, bell pepper, mushroom, garlic, herbs), fruits (apple, banana, orange, kiwi), and animal bones (chicken, pig). The middle row shows dairy products (cheese, butter, yogurt), cereal (rice, pasta, bread, biscuits), and paper waste (paper plates, paper cups, paper napkins). The bottom row includes pet food (dog food, cat food), tea/coffee residue (tea bags, coffee grounds), and food packaging (cardboard boxes, plastic containers, plastic bags).



bit.ly/toutsurlescollectes

ENTREPRISE

1950

FAMILIALE

CAFÉ **BROSSARD**^{MD}

La promesse d'un café savoureux,
torréfié de main de maître qu'on prend plaisir
à déguster tous les jours.



TORRÉFIÉ À MONTRÉAL

CAFEBROSSARD.COM

514 321-4121 • 1 800 361-4121